

# L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXV, n° 05  
Montréal, 01 mars 2018  
ABONNEMENTS AU  
[itineraire.ca](http://itineraire.ca)

Dossier  
Femmes  
en prison

# #metoo

**Tarana  
Burke**

L'initiatrice  
du mouvement,  
c'est elle





# Les horaires en temps réel sont arrivés

Version bêta

OFFERTS EN EXCLUSIVITÉ SUR



Site web

[beta.stm.info](http://beta.stm.info)

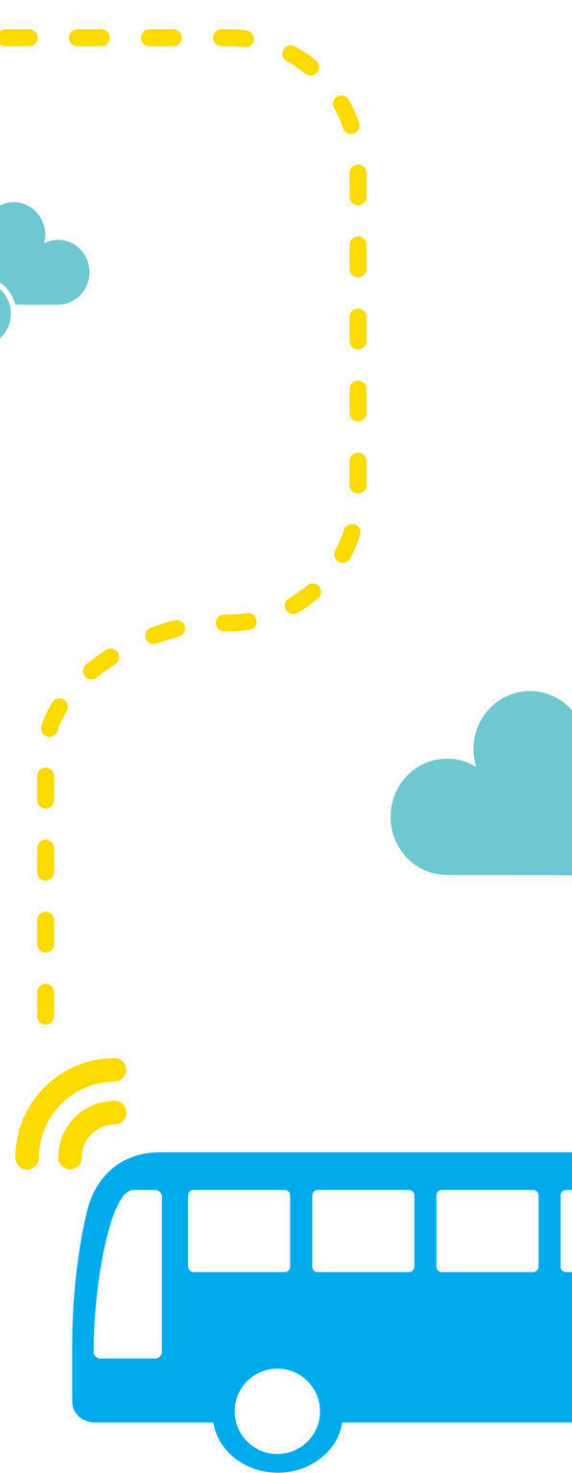


Site mobile



Application

Transit



# ZOOM SUR Maxime

**Nom** Maxime Valcourt | **Camelot n°** 17 | **Âge** 55 ans

**Points de vente** Théâtre du Rideau Vert et Théâtre du Nouveau Monde

**M**axime est un pionnier de *L'itinéraire*. Dès les débuts, il a offert aux passants le journal, devenu plus tard un magazine. « *On est encore cinq ou six camelots à vendre L'itinéraire depuis plus de 20 ans.* »

## Dur, dur d'être vendeur

Pas facile pour Maxime, de nature timide bien que très travaillant, d'exercer le métier de camelot. « *Mais à un moment donné, il s'est produit une étincelle et je suis devenu un bon vendeur.* » Ainsi, beau temps, mauvais temps, tout au long de l'année, il se retrouve à son poste, sans se plaindre malgré ses genoux qui lui font mal. Son remède : « *Faire rire le monde, j'aime ça. Je suis un joker.* »

Maxime a constaté que, lors des journées *Camelot d'un jour* auxquelles participent des personnalités publiques et des artistes, ces derniers réalisent à quel point c'est difficile de vendre le magazine aux passants. « *Les vedettes sont connues du public et elles trouvent ça dur. Ça veut dire que ce n'est pas si facile !* »

Maxime est touché par la misère des gens qu'il côtoie dans la rue et dans les refuges où il va manger à l'occasion, pour ne pas oublier. « *Ça me donne confiance de voir qu'il y a du monde plus affecté que moi, mal pris ou avec des problèmes de santé mentale, de consommation ou autres,* dit-il avec compassion. *Il y a tellement de souffrance.* »

## L'homme des théâtres

Quelques fois par semaine, Maxime sillonne les rues avec son *pick-up* dans le but de cueillir des articles en métal qu'il vend à des récupérateurs. Mais son occupation principale demeure la vente de *L'itinéraire*. « *Je me trouve chanceux de travailler à mon compte et de rencontrer beaucoup de monde. Je vends aux portes du Rideau Vert et du Théâtre du Nouveau Monde (TNM), avant et après les représentations. Juste au TNM, il y a 800 places.* »

Maxime ne demande rien, mais il arrive qu'un client lui offre une place au théâtre. Dernièrement, il a eu la chance d'assister à une représentation de la comédie musicale *Demain matin, Montréal m'attend*. « *Dans le Quartier des spectacles, les gens apprécient les bons travailleurs mais pas les quêteux.* »

## Les temps ont changé

À l'image de la société, le monde de *L'itinéraire* a évolué, constate Maxime. Les camelots ont vieilli et y on retrouve davantage de femmes et de personnes issues de l'immigration, pas seulement des ex-itinérants comme avant.

« *Cela a changé pas mal en une vingtaine d'années, mais on est une bonne équipe et mes clients me donnent toujours le sourire. C'est ma récompense et pour ça, je les remercie.* »

Par Christine Barbeau  
Bénévole à la rédaction

Photo : Mario Alberto Reyes Zamora

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît  
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

## NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca  
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada  
Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

ISSN - 1481-3572  
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
2103, Sainte-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE  
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST  
Téléphone : 514 597-0238  
Télécopieur : 514 597-1544  
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :  
LUC DESJARDINS

### RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND  
Journaliste, responsable société : MANUEL FOGLIA  
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS  
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET  
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNADES  
Gestionnaire de communauté : ALEXANDRE DUGUAY  
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA  
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND  
Collaborateur : IANIK MARCIL  
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ  
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, JUSTINE CLÉMENT, HÉLÈNE MAI, ANTOINE QUINTY-FALARDEAU, VALÉRIE SAVARD  
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, ARIANE CHASLE, LUCIE LAPORTE  
Photo de la une : PONTUS HÖÖK

### ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ  
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

### DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY  
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, GABRIELLE GODIN  
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS  
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : ÉRIC WILLIAMS - Novatech Médical  
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.  
Vice-président : JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire  
Secrétaire : KATHERINE NAUD - CIUSSS Centre-Sud de Montréal  
Administrateurs : YVES LEVASSEUR - Virage Coaching  
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg, sncrl, srl  
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire  
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire  
YVON MASSICOTTE - Représentant des camelots

### VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)  
renee.lariviere18@gmail.com

### GESTION DE L'IMPRESSIION

TVA PUBLICATIONS INC.  
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000  
Directeur général : ROBERT RENAUD  
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC  
Chargée de projets : MARILYN FORTIN  
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL  
Convention de la poste publication N°40190015, N°d'enregistrement 10764.  
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,  
au Groupe communautaire L'itinéraire :  
2103, Sainte-Catherine Est,  
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québec est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

## PARTENAIRES MAJEURS



## PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

## L'itinéraire EST MEMBRE DE



**ZOOM****sur****Maxime****3****MOTS DE CAMELOTS**

Gisèle Nadeau.....	10
Sylvain Pépin.....	10
Mostapha Lotfi.....	10
Daniel Grady.....	42
France Lapointe.....	42
Serge Trudel.....	42

**DOSSIER****11****QUEL MODÈLE CARCÉRAL POUR LES FEMMES EN 2018 ?**

- Tout pour réussir sa sortie
- Portrait d'Annie B.
- Une alternative au modèle carcéral québécois
- Unité 9 : Entre fiction et réalité

*Par Manuel Foglia***HISTOIRE****36****Idola Saint-Jean, l'insoumise L'autre Idola**

Deux noms reviennent continuellement lorsqu'on traite de la lutte des femmes pour l'obtention du droit de vote au Québec : Marie Gérin-Lajoie et Thérèse Casgrain. Pourtant, il est une troisième femme dont l'apport fut significatif, mais dont on parle beaucoup moins : Idola St-Jean.

*Par Roger Perreault***SOMMAIRE**1<sup>er</sup> mars 2018  
Volume XXV, n° 05

<b>ÉDITORIAL</b> .....	7
Une nouvelle révolution Par Josée Panet-Raymond	
<b>ROND-POINT</b> .....	8
4 questions à Nadia Essadiqi LaBronze Par Manuel Foglia	
<b>ROND-POINT INTERNATIONAL</b> .....	9
<b>EN TOUTE LIBERTÉ</b> .....	18
Unité 9: Inévitables raccourcis Par Mathieu Thériault	
<b>POLITIQUE MUNICIPALE</b> .....	20
Des priorités à définir Par Geneviève Bertrand	
<b>SOUVENIRS</b> .....	22
Au revoir Ibrahim Par Saïd Farkouh	
<b>INSP</b> .....	24
À l'origine de Me Too D'après un article de <i>Faktum</i> (Suède)	
<b>COMPTE-RENDU</b> .....	27
Créer pour exister Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
<b>DÉLIRES</b> .....	28
Capitaine Plywood Par Gilles Leblanc	
<b>MOT DU RAPSIM</b> .....	33
Plus de 100 millions \$ en jeu ! Par Pierre Gaudreau, <i>directeur du RAPSIM</i>	
<b>HISTOIRES DE RUES</b> .....	40
Rues Saint-Laurent / Saint-Antoine Par Mostapha Lotfi	
<b>BIENVENUE CHEZ LINDA</b> .....	43
<b>DÉTENTE</b> .....	44
<b>À PROPOS</b> .....	46
du féminisme	

**MOTS DE LECTEURS**

Quelques mots choisis que les visiteurs de notre journée portes ouvertes du 6 février dernier ont laissé dans notre livre d'or :

Super visite ! Un lieu et une organisation qui gagnent à être découverts. Merci de votre temps et de votre accueil !

**Stéphanie Hamel**

Superbe visite ! C'était très intéressant. Vous avez une équipe du !

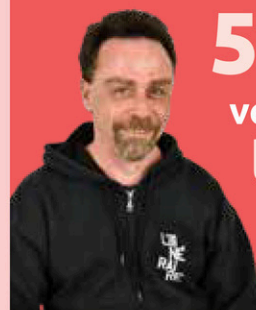
**Jason Paré**

Merci pour l'accueil et bravo à toute l'équipe (camelots, bénévoles, employés) pour cette belle journée. On repart couverts de cadeaux et émus d'avoir pu partager un brin d'intimité avec vous autres !

**Amandine**

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

**50 %** du prix de vente du magazine leur revient.

**ÉCRIVEZ-NOUS !****COURRIER@ITINAIRE.CA**

Des lettres courtes et signées, svp !

# L'appétit vient en donnant.



[itineraire.ca/faire-un-don](http://itineraire.ca/faire-un-don)

L'ITINÉRAIRE  
C'EST BIEN  
PLUS  
OU UN  
MAGAZINE

Oui, j'appuie L'itinéraire :



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT



Pour rejoindre notre  
service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228  
[luc.desjardins@itineraire.ca](mailto:luc.desjardins@itineraire.ca)

JE FAIS UN DON DE :  40 \$  50 \$  75 \$  100 \$ ou \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre \_\_\_\_\_ cartes-repas à 6 \$ chacune = \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : \_\_\_\_\_

IDENTIFICATION  Mme  M.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_ - \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

Téléphone : ( \_\_\_\_\_ ) \_\_\_\_\_

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa  MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_  
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire  
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



#MeToo

## Une nouvelle révolution

Nous assistons, depuis 2017, à une nouvelle révolution féministe tant à l'échelle nationale que mondiale. Depuis la vague de dénonciations #MeToo/#MoiAussi, #BalanceTonPorc, et j'en passe, les femmes ont uni leurs voix pour mettre un terme aux comportements des hommes qui utilisent leur statut de « sexe dominant » pour agresser et opprimer les femmes. Ça ne passe plus ! Ces hommes ne pourront plus poser d'actes odieux sans impunité. L'opprobre populaire y veillera. On semble avoir franchi une étape. On peut difficilement revenir en arrière.

### Vent de changement

Alors qu'on avait l'impression de faire du sur-place en matière de féminisme ces dernières années, un ras-le-bol universel s'est fait sentir. Outre le mouvement #MeToo/#MoiAussi, des petites et grandes avancées sont venues souffler un vent de changement sur la condition féminine un peu partout dans le monde.

Comme ces Iraniennes qui défient l'ayatollah en larguant leur voile en public, un acte révolutionnaire et courageux. Comme ces millions d'Américaines qui se mobilisent pour manifester ponctuellement dans les rues contre les positions rétrogrades de l'administration Trump. Comme ces Africaines qui dénoncent de plus en plus des pratiques barbares telles les excisions et le repassage des seins (au Cameroun) et autres mutilations qu'elles subissent au nom de la « modestie ». Comme ces femmes – et ces hommes – en Inde qui se portent publiquement à la défense des victimes de viols collectifs, encore trop souvent impunis.

En faisant la déclinaison de ces actions, il est désolant de constater qu'en 2018, on doit encore se battre pour des droits aussi fondamentaux. Il reste tant à faire pour en arriver à une réelle égalité entre hommes et femmes. D'où la nécessité des féministes, des militantes et des battantes d'aujourd'hui.

### Pendules à l'heure

Dans cette édition du 1<sup>er</sup> mars, traditionnellement dédiée aux femmes, nous explorons leurs diverses réalités. C'est le cas de notre dossier, réalisé par notre journaliste Manuel Foglia, sur la réinsertion sociale des femmes québécoises incarcérées et celles qui ont recouvré leur liberté. S'y ajoute une entrevue avec Danielle Trottier, l'auteur d'*Unité 9*, qui met en lumière et défie les perceptions que nous avons de ces femmes.

Nous remettons aussi les pendules à l'heure en vous présentant un reportage sur Tarana Burke, la véritable initiatrice de Me Too, qui travaille depuis 2006 à permettre aux femmes victimes d'agressions de s'affirmer et s'affranchir. Celle qui a été occultée de la page couverture du *TIME Magazine*, célébrant les « briseuses de silence » comme personnes de l'année, figure sur notre une. Ce reportage, réalisé par une collègue du journal de rue suédois *Faktum*, révèle le caractère et la ténacité de celle qui a initié ce mouvement devenu viral à travers le monde.

### Côté historique

Pour savoir où nous allons, il faut savoir d'où nous venons, comme le dit le dicton. C'est donc pour célébrer l'apport de ces femmes précurseuses du mouvement féministe que notre camelot Roger Perreault vous présente Idola Saint-Jean, figure marquante des racines du féminisme du Québec. Celle qui a prêté sa plume, sa détermination, sa verve et son courage pour faire avancer le droit de ses consœurs au début du 20<sup>e</sup> siècle, a fait l'objet d'une biographie fort intéressante. Notre rédacteur s'est entretenu avec l'une des co-auteurs pour vous en faire un compte rendu.

Et, comme d'habitude, nos camelots ont leur mot à dire. À la question : *Que pensez-vous du féminisme ?*, vous trouverez les réponses franches, sans détours et non censurées provenant surtout de notre contingent masculin, dans la rubrique *Dans la tête de*, en pages 34-35. Bonne lecture ! ■

# 4 questions à Nadia Essadiqi LaBronze



PHOTO : PIERRE MANNING

Dans la foulée du mouvement de dénonciation #MoiAussi, propagé par le biais du milieu de la culture et des médias, l'auteure-compositrice LaBronze (Nadia Essadiqi) a réagi avec l'écriture d'un texte émouvant lors de son passage à l'émission *On dira ce qu'on voudra* à la première chaîne de Radio-Canada. Point de vue d'une jeune artiste engagée.

## ❶ Est-ce que tu te considères féministe ?

Oui. Je pense que quelqu'un qui a la justice comme valeur n'a pas le choix d'être féministe. Tout ce que ce mot exprime, c'est la justice entre les hommes et les femmes. Moi je défends la justice sous toutes ses formes, entre les classes sociales, entre tous les humains. Alors féminisme c'est un mot qui cible tout ça, qui est associé à une dimension de la justice. Et donc me faire poser cette question, c'est comme si on me demandait comment tu te considères comme humaine ?

## ❷ En quoi le féminisme de ta génération contraste avec la précédente ?

Je suis de la génération Y, 18-35 ans. Bien que le féminisme existait bien avant nous, on continue de tolérer plusieurs injustices. Prenons par exemple les femmes plus rondes qui vivaient et qui vivent encore un phénomène d'exclusion, notamment dans le monde de la mode. Il faut se rappeler également que la génération qui nous précède, toute féministe qu'elle se réclame, a contribué à maintenir plusieurs tabous, particulièrement en ce qui a trait aux agressions de toutes sortes que les femmes n'osaient finalement jamais dénoncer. Et ne serait-ce que par les récentes vagues de dénonciations, notre génération, il me

semble, a fait un grand bond en avant. On ose beaucoup plus pour mettre au grand jour ce qui ne passe plus.

## ❸ Comme femme et personnalité publique, comment as-tu vécu les derniers événements ?

D'abord, je dois dire que j'ai retenu du féminisme de ma mère à ne jamais considérer ma place dans le monde autrement que comme un fait, sans égards aux attributs de genre. Je suis ce que je suis, une femme certes, mais ce n'est pas un enjeu qui doit interférer dans mon cheminement. Ce faisant, je n'ai jamais fait de gros efforts pour prendre ma place de ce point de vue, j'ai toujours cru que je l'avais et je me suis imposée en quelque sorte dans ce que je voulais faire, sans égards à la femme que je suis.

C'est une grande libération et un grand soulagement de voir la vérité exposée au grand jour. Ça a fait du bien en fait que la justice soit rétablie. Et l'impact positif de tout ça c'est que les gens sont plus conscients des conséquences que peut avoir chaque geste. Ça se sent dans le milieu de la culture comme ailleurs, je ressens une forme de respect plus omniprésente. (On sent ça dans ton texte d'ailleurs - un extrait ...)

« Je nous ai vues vouloir qu'une soirée Netflix and chill consiste vraiment en du Netflix et du chill.

Puis, je nous ai vues abdiquer.  
Pour tellement de raisons.

Je nous ai vues faire taire notre vérité d'instinct pour que l'entrejambe soit content, pour avoir l'air déniaisée, pour avoir l'air polie. »

Mais moi, je n'ai jamais vécu ça. J'ai écrit ce texte parce que je sais que ça existe et par solidarité. Mais j'ai eu la chance de n'avoir jamais vécu ça. J'ai été éduquée de façon très rigoureuse à ne rien faire sans mon consentement. Jamais ! Sauf que je vois que c'est quelque chose de très présent chez plein de femmes et je me suis dit: *Heille ! Parlons-en*. Puis si on n'est pas à l'aise dans une situation, ben ça suffit, on devrait pouvoir dire non, et ça finit là !

## ❹ Autour du mouvement social #MeToo et d'autres, quels en seraient les inconvénients ? Ne crains-tu pas une radicalisation, un antagonisme inutile des positions ?

Bien moi, je ne vois pas de problème avec le mouvement. Au contraire, si l'on voit quelque chose de pas cool, puis qu'on a envie d'en parler, ben tant mieux. Moi je vois cela comme positif, et j'invite tout le monde qui aurait quelque chose à dénoncer, à ne pas se réfréner, à le faire. Il faut se libérer de la peur de ce qu'on fera de ces dénonciations, de l'impact que ça va avoir. Tsé les femmes s'expriment sur ce qu'elles ont vécu et il ne faut pas avoir peur de l'impact que ça va avoir sur la société, sur la politique ou la polarisation des opinions. Peu importe ce qui arrivera, c'est une bonne chose que les femmes parlent et c'est parfaitement inutile d'avoir peur de l'impact. Il faut empêcher les gens de se taire, et l'interprétation que les gens feront de ces dénonciations ne doit pas nous faire craindre de parler librement. Il faut se libérer de la peur. ■



**CANADA | Brûler ou geler ?**

Colombie-Britannique - Les sans-abri qui vivent dans des campements organisés sont souvent soumis à des inspections d'incendie au cours desquelles leur matériel de chauffage et leurs bâches sont confisqués. Ceux qui luttent pour rester au chaud font face à un choix impossible : mourir par le feu ou par le froid. Eva Bardonnex vivait seule dans une tente près d'une rivière dans les bois. Elle a été expulsée deux fois d'un centre de traitement de toxicomanie, à Maple Ridge, ce qui l'a laissée avec très peu d'argent et peu de chances d'obtenir un logement. En l'absence d'autres options, elle a rejoint le campement d'Anita Place au printemps dernier. C'est une des villes de tentes qui existent à Victoria, à Seattle et à Portland. Vivre dans une tente comporte de nombreux dangers. Quand les services d'incendie interviennent en hiver pour appliquer les règlements d'incendie, cela signifie souvent la perte de l'équipement de chauffage et des bâches. Les campeurs doivent alors faire un choix : se retirer dans des endroits isolés et risquer de prendre feu, rester dormir dans des températures glaciales, ou se diriger vers les abris qu'ils tentent d'éviter. (Megaphone/INSP.ngo)

PHOTO : GEOFF WEBB



**ÉTATS-UNIS | L'autre soldat oublié**

Texas - Save-A-Vet est une organisation qui aide les vétérans des conflits armés dans leur vie civile. Nero est un vétéran de la Marine américaine de l'opération *Iraqi Freedom*. Il a sauvé 3000 personnes quand il a détecté une bombe avant qu'elle n'explose. Cependant, lorsque le bâtiment s'est effondré sur lui, il a eu le dos brisé. Les compétences de Nero ont été tellement appréciées par les militaires que la Marine l'a amené à la base aérienne de Lackland, à San Antonio (Texas), où il a été opéré de deux disques intervertébraux. On comprend que Nero n'est pas une victime humaine de la guerre. Nero est un berger allemand. Après son opération, il ne pouvait plus sauter dans un camion et chaque fois que quelqu'un lui tapotait le dos, il grimaçait de douleur. La Marine a donc jugé que Nero était agressif et inapte à servir. Il devait être euthanasié jusqu'à ce qu'il soit présenté à Save-A-Vet, une organisation à but non lucratif, basée à Lindenhurst, qui s'occupe des « autres soldats oubliés ». Depuis ce moment, Nero a droit à une deuxième vie. (StreetWise/INSP.ngo)

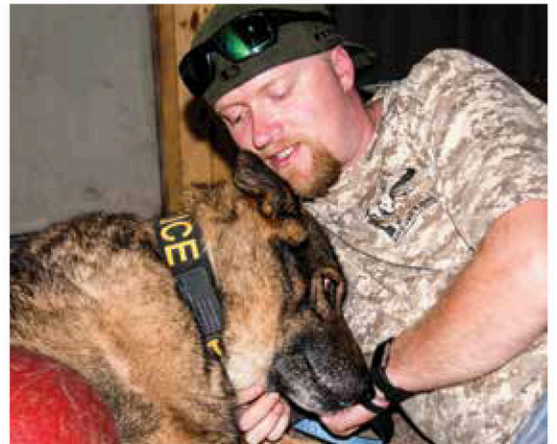


PHOTO : ALEXANDRIA SPILLMAN

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez [www.street-papers.org](http://www.street-papers.org).



TRADUCTION : LAURENT SOUMIS

## Amen !

J'étais encore une étudiante à l'école secondaire Notre-Dame, à Montmagny. Des religieuses étaient nos enseignantes. Elles étaient des personnes vraiment habituées avec les jeunes. Je suis allée à l'école au moins un bon deux ans comme il faut.

Il y avait au maximum une certaine d'étudiantes, et c'était seulement des filles qui allaient étudier à cet établissement. Nous portions un uniforme gris, un *junper* très classique et à la fois très élégant, même sur les étudiantes qui étaient grassettes un peu.

C'était une école pour la 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> année; l'équivalent des secondaires 3 et 4. Les matières qui nous étaient enseignées étaient le français, l'anglais, les mathématiques, la chimie, la physique et la religion. J'aimais beaucoup les sciences.

Un peu à l'approche des Fêtes, nous étions en période d'examen, pour chaque matière que nous avions étudiée. Je me rappelle que pour l'examen de physique, j'avais eu la plus haute note : 100 %.

Un bon après-midi, à l'approche des Fêtes, avec tout le groupe d'étudiantes, nous étions à l'église, c'est-à-dire à la messe de Noël. Je suis allée communier. Je pensais vraiment à mon examen de physique, à ma haute note, lorsque le prêtre m'a donné l'eucharistie. À la place de dire : « Amen », j'ai dit : « merci Monsieur ». J'étais tellement fière de mon examen que je suis allée m'asseoir avec le plus beau des sourires.

GISÈLE NADEAU  
CAMELOT MÉTRO FABRE

À la mémoire de  
Simon Dufour

Je voudrais dédier ce texte à la mémoire de Simon Dufour, cet adolescent qui s'est enlevé la vie d'une façon terrible en novembre dernier à Saint-Bruno-de-Montarville. Ce dernier n'en pouvait plus des commérages des autres, de l'intimidation. Donc, il se répétait dans sa tête : « Dieu, viens me chercher, j'en peux plus, je suis coincé ».

Je comprends comment Simon se sentait parce que j'ai été aussi victime d'intimidation au primaire et surtout au secondaire. J'étais dans une classe « spéciale », avec tous les autres *maganés*, et donc avec beaucoup de *bullies*. Mais il y avait aussi beaucoup de *bullies* dans des classes ordinaires qui nous intimidaient parce qu'on était dans cette classe-là.

À un certain moment, mon père s'est suicidé. Le lendemain, ils m'ont dit que c'était de ma faute, qu'il ne m'avait jamais voulu : toutes sortes d'affaires pour faire mal. Cette fois-là, j'ai pété ma coche, ça a été automatique : j'ai frappé le leader du groupe.

À l'école, il fallait tout le temps que je sois gelé. Ça me calmait et ça m'aïdait à faire partie de la clique qui allait me défendre. Ils sont puissants en *gang*, les *bullies*. Même les surveillants et des professeurs partaient en *burnout* à cause d'eux.

Mais dans mon temps, il ne se passait rien pour protéger les victimes. Aujourd'hui, il y a plus de surveillance, c'est tolérance zéro, mais il y a encore des failles importantes dans le système. Il faut que le monde arrête de faire souffrir les autres, d'être cruels de même, ça n'a pas d'allure. Ces gens-là sont des extrêmes manipulateurs sans aucune empathie, sans aucun remords. Il ne faut pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas se faire faire.

Sur ça, je voudrais offrir à la famille de Simon Dufour mes plus sincères sympathies. Je veux vous faire savoir qu'il n'est pas là-haut tout seul : je vais dire à mon père de s'en occuper pour qu'il aille mieux et qu'il ait le repos éternel qu'il mérite.

Adieu Simon, tu vas nous manquer.

SYLVAIN PÉPIN  
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN  
MÉNAGER

## Simon\*

La bête sanglante dégringole la pente  
Des « amis » sources de la tourmente  
Des grands n'entendent pas le tumulte  
Simon embrasse la bête sanglante

La lune pleine belle comme une sirène  
Lumineux, le jour se lève sur la plaine  
Douce fut la soirée sereine  
Simon ne verra plus la lune pleine

Karine s'acharne dans la cuisine  
Maman s'occupe de la piscine  
Papa examine la berline  
Simon ne sourira plus à Caroline

Le hockey est une belle activité  
Et il ne faut pas oublier les jeux de société  
Le jeu est un art pour semer l'amitié  
Simon ne jouera plus au hockey

Delphine a une nouvelle *jobine*  
Avec le fils de la voisine, elle est copine  
De rivale, elle est devenue amie avec Martine  
Simon n'aimera plus Delphine

Les devoirs sont la joie ou le fardeau des soirs  
Des honneurs pour certains, pour d'autres des  
déboires  
On n'a pas le choix, devoir rime avec falloir  
Simon n'aura plus à faire les devoirs

La machine à vapeur monte la colline  
D'inconnus soldats arrachent les épines  
De beaux enfants se mettent sagement en ligne  
Un autre Simon ne se jettera plus sous la machine

MOSTAPHA LOFTI  
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD-MONPETIT

\* NDLR : En hommage au jeune Simon Dufour qui s'est jeté devant un train le 23 novembre dernier à Saint-Bruno. Il était âgé de 15 ans.



## QUEL MODÈLE CARCÉRAL POUR LES FEMMES EN 2018 ?

**E**n février 2016, il y a deux ans presque jour pour jour, le transfert des quelque 250 détenues de la prison Tanguay vers l'Établissement Leclerc de Laval provoquait la colère et l'indignation. Critiqué pour sa sécurité excessive et son insalubrité, le bâtiment soulève encore aujourd'hui les passions de plusieurs groupes de pression. Plusieurs réclament des changements significatifs dans le traitement des femmes incarcérées, et plus particulièrement sur l'enjeu de la réinsertion sociale des détenues. Les services correctionnels de l'État ou la Société Elizabeth Fry, plusieurs voix lucides défendent leur point de vue, à savoir quel modèle est souhaitable pour les femmes judiciairisées ? Survol de la situation.

« Notre objectif est d'avoir des programmes pour aider les femmes à retourner en société, avec toutes les limites que cela comporte de les offrir dans une prison. »



Femmes en prison

## Tout pour réussir sa sortie

Mériem Djitli donne un atelier à des détenues de l'EDLL.

PAR MANUEL FOGLIA

L'imposant périmètre de barbelés de l'Établissement de détention Leclerc de Laval (EDLL), les miradors maussades et la fouille exhaustive des visiteurs à l'entrée donnent au lieu une atmosphère inhospitalière. Ce qui contraste avec la politesse spontanée qu'affiche le personnel à notre arrivée. Cet accueil initialement perçu comme suspect s'avère tout à fait cohérent avec la culture et les orientations du service des programmes de réinsertion de l'établissement.

Ancien pénitencier fédéral réquisitionné par le gouvernement du Québec pour faire face à la surpopulation carcérale, l'EDLL a rouvert ses portes en 2016 pour y transférer les détenues de l'obsolète prison Tanguay. L'EDLL peut accueillir une population carcérale de quelque 250 femmes ayant écopé de peines minimales de deux ans moins un jour. En marge de l'aspect coercitif et sécuritaire de la détention, l'établissement offre des programmes et des activités pour favoriser la réinsertion des femmes conformément au Plan d'action en réinsertion présenté par le gouvernement du Québec en 2010.

Ce plan, encadré par la Loi sur les services correctionnels du Québec (LSCQ-2007), définit la réinsertion sociale comme *un ensemble d'interventions visant à ce que la personne contrevenante vive de façon socialement acceptable dans le respect des lois*. Par ailleurs, ce qu'il faut retenir des dispositions prévues par la loi sur les services correctionnels c'est que, contrairement à ce qu'il est commun

de croire, les prisons sont des lieux de première importance en matière de réinsertion des personnes incarcérées.

« Notre objectif est d'avoir des programmes pour aider les femmes à retourner en société, avec toutes les limites que cela comporte de les offrir dans une prison. Ils visent essentiellement à préparer leur sortie. Entrer en prison, c'est être dépossédé d'une partie de ses droits, mais également de son autonomie. On aide les femmes à récupérer leurs papiers d'identité, leur carte bancaire, leur certificat de naissance, etc. On les incite à se scolariser et à se responsabiliser par toutes sortes de moyens. C'est sûr qu'on a une mission plus éducative, mais on n'offre pas de thérapie en détention », affirme Joëlle Poirier, conseillère en milieu carcéral.

### Une cinquantaine de programmes et d'activités

Les interventions de réinsertion auprès des détenues sont dispensées à travers une cinquantaine de programmes et d'activités offerts, d'une part, par les services correctionnels et d'autre part, par des partenaires communautaires.

Que ce soit par des classes d'art-thérapie, par la poursuite d'études secondaires ou de cours de préparation à l'employabilité, les programmes fédèrent une majorité de détenues qui y participent sur une base volontaire et pour lesquels elles sont rémunérées. Le secteur de réinsertion de l'établissement qui compte plusieurs locaux et classes bourdonne comme une ruche où se côtoient, dans une atmosphère très collégiale, détenues, enseignants, formateurs invités et gardiens.

Joëlle Poirier ne tarde pas à afficher ses couleurs: « Dans l'univers carcéral, les professionnelles comme nous sont parfois considérées par certains éléments plus conservateurs du milieu comme des pelleteux de nuages. Nous sommes clairement à gauche du spectre. »



Joëlle Poirier

Même son de cloche pour Josée Marcil qui compte plus de 28 ans d'expérience comme agente des services correctionnels (ASC). Elle décrit bien les deux tendances qui s'affrontent au sein de sa profession: « Il y a un clash entre les perceptions des agents qui, comme moi, viennent des sciences sociales, qui ont une longue expérience avec les femmes et ceux qui épousent une approche plus coercitive, plus proche de la culture paramilitaire. Nous on est pro-réinsertion sociale », lance-t-elle en souriant à son collègue Marc Jeté. Ce dernier surveille la classe d'accueil dirigée par Mériem Djitli, enseignante de la Commission scolaire de Laval.

Dans le local, une quinzaine de femmes de tous âges écoutent attentivement l'exposé de Mme Djitli portant sur les jugements de valeur, les points de vue et les différences de perceptions. En attente de leur sentence, ces prévenues recevront bientôt jusqu'à quatre dollars par jour pour aller à l'école.

### Sans coût pour les contribuables

Juste à côté de la classe d'accueil, Mme L. fait le ménage du bureau des ASC en discutant de manière familière et détendue avec l'agent

Marc Jeté. Pour le visiteur rien ne laisse présager que la dame de 53 ans a été condamnée pour crime économique. « Elle est vraiment très travaillante et gentille. Ça pourrait être ta mère », lance amusé M. Jeté.

Mme L. fait partie du groupe des plateaux de travail. Ces programmes procurent des emplois réguliers dans divers secteurs névralgiques de l'établissement et ont une importance capitale dans la stratégie de réinsertion des femmes : « D'abord, le travail a un impact positif à tous points de vue pour les femmes. Sur le plan individuel il leur permet de se refaire une santé économique, de favoriser leur estime de soi comme d'acquérir de compétences liées au marché du travail », dit la conseillère en milieu carcéral.

*« Mais surtout, leur emploi à la buanderie, au service alimentaire et à l'entretien permet d'accumuler des bénéfices qui servent à payer une partie des programmes offerts par les services correctionnels et leurs partenaires du milieu communautaire. Dans plusieurs cas, pas un sou n'est dépensé par les contribuables pour payer ces programmes. »*

## Portrait des détenues

Dans un récent rapport du ministère de la Sécurité publique du Québec, on apprend que la population correctionnelle féminine de la province est majoritairement blanche et francophone.

Au Québec, les femmes constituent moins de 10 % de la totalité des détenus. Sans surprise, les femmes commettent des délits généralement non-violents qui sont associés à l'administration de la justice comme l'usage de faux, les parjures et entraves de toutes sortes. Aussi, bien que cela puisse leur arriver, elles ne sont que très rarement coupables d'homicides, de trafic d'armes et encore moins d'agressions sexuelles. Près de 30 % d'entre elles ont des enfants au moment de leur délit, 50 % ont des problèmes plus ou moins graves de santé mentale, et surtout, près de 60 % sont sans emploi au moment de leur admission en prison.

Si la précarité des femmes est souvent corollaire de leur criminalisation, ce n'est rien en comparaison des conséquences néfastes que peut avoir leur condamnation sur leur entourage. Aussi, il est assez fréquent qu'elles vivent à leur sortie un phénomène de rejet particulièrement cruel, de la part de leurs enfants, de leurs familles ou de leurs amis. Elles se trouvent ainsi pénalisées, d'abord sur le plan relationnel par une perte complète de leur réseau, en plus d'être hypothéquées matériellement et psychologiquement. D'où l'importance de maintenir des programmes de réinsertion sociale.

L'EDLL ne saurait maintenir ses programmes sans la participation de dizaines de partenaires issus du milieu communautaire. Hélas peu d'entre eux assurent une continuité à la sortie des femmes. Parmi ceux qui le font, Diogène a une expertise en santé mentale et auprès des détenues itinérantes. Cactus, pour sa part, s'occupe de prévention du VIH et de toxicomanie. Et il y a aussi la Société Elisabeth Fry, un partenaire communautaire de premier ordre en matière de réinsertion sociale.

### Créer des liens

« Avec les filles, c'est bon de créer un lien. Le fait qu'elles savent que l'intervenante qui vient les voir en dedans va éventuellement être disponible pour elles dehors, déjà on a créé un lien, un sentiment d'appartenance. Diogène, par exemple, vient une fois par semaine rencontrer les filles qui ont besoin d'aide. On vient les chercher ici, on les accompagne au bureau d'aide sociale, on les aide à trouver un logement, etc. C'est une bonne ressource. Le défi qui se présente pour nous à l'heure actuelle est de trouver des organismes qui tissent des liens entre la détention et la communauté. Et on travaille très fort à développer des partenariats avec ces organismes », conclut Mme Poirier.

Finalement, est-ce que la réinsertion en prison fonctionne, est-ce que vous avez des histoires de succès ?

« Je présume que oui, répond Joëlle Poirier. Car 75 % des femmes ne reviennent pas. Par contre, pour les 25 % restants, c'est ce qu'on appelle le phénomène des portes tournantes. Somme toute, c'est un bilan assez positif. Cependant, il faut comprendre qu'ici nous sommes des généralistes en relation d'aide. À ce titre, je n'ai pas une vision orthodoxe de la relation d'aide dans le sens ou certains puristes l'entendent. Car chez les détenues, la motivation n'est pas toujours intrinsèque ; il faut pousser un petit peu. Parmi les mesures qui favorisent l'adhésion des femmes aux programmes, il y a la rémunération des participantes et la réduction de la durée de l'incarcération.

« Et si par ces moyens on peut les amener dans une classe et qu'elles reviennent ensuite, ce sera au moins ça. Ça se peut qu'il ne se passe rien, mais nous devons essayer. Ma job, c'est de semer des graines... » ■



## PORTRAIT D'ANNIE B.

PAR MANUEL FOGLIA

Au début des années 80, à l'âge d'à peine un mois, Annie B.\* s'envolait sur la moto de sa mère, dans un porte-bébé fixé dans le dos de cette dernière. Son père, alors vendeur de drogue, venait tout juste d'être abattu en pleine rue de Montréal. Annie a suivi sa maman plusieurs années ainsi pour faire la tournée des bars de danseuses de la province où on lui offrait du travail.

En 2008, Annie a tiré un coup de calibre 12 dans un bar. C'était sa première offense, celle qui l'a conduite en prison. Elle avait 27 ans. Elle participe désormais à de nombreuses activités proposées par le programme de réinsertion du Leclerc de Laval. Elle nous entretient ici des objectifs qu'elle s'est donnés.

### Comment as-tu vécu ton enfance ?

Ça allait bien à l'école. Ma mère venait d'un milieu assez aisé, même si mon père était un *pusher*. L'enfance s'est bien passée, mais ça s'est gâté à l'adolescence. De retour à Montréal, mes parents consommaient de la poudre. Je suis allée en maison d'accueil et c'est là que je me suis mise à avoir des mauvaises fréquentations. J'ai commencé à consommer du pot à 12 ans, à en vendre à l'école à 16 ans et à prendre de la coke la même année. Finalement, je me suis mise à voler de la *dope* à mes parents pour la vendre à l'école.

### Comment t'es-tu retrouvée en prison pour la première fois ? Pourquoi as-tu tiré un coup de fusil dans un bar ?

J'ai tiré un coup de feu parce que c'était le seul moyen que j'ai trouvé pour ne plus travailler là. Ensuite je me suis sauvée, puis le *SWAT team* m'a arrêté en Estrie. Ça va faire dix ans et j'ai hâte de demander mon pardon !

### Que viens-tu chercher dans la classe de Mériem aujourd'hui ?

Moi je veux finir mes études quand je vais sortir. J'ai juste un secondaire 2. J'aimerais étudier en droit.

### Qu'est-ce que la prison t'apporte ?

La stabilité. Des fois, j'ai peur de pogner les nerfs. Je suis une émotive. On est bien ici quand même. C'est pour ça que je dis la stabilité. C'est pas drôle d'être en prison, mais c'est aussi la place où on est le mieux, nous, les criminelles. C'est un cadre de vie, puis tu le suis. Pis c'est pareil pour tout le monde ici.

### Mais ne penses-tu pas que tu pourrais retrouver la même discipline à l'extérieur ?

Oui mais avec pas trop de mouvement autour de moi, pas de monde qui consomme non plus.



PHOTO : MANUEL FOGLIA

\*(Nom choisi pour protéger l'identité de notre témoin)

### As-tu toujours participé aux activités en prison ?

Oui, je m'implique dans toutes sortes de choses. Y'en a qui font rien, mais elles sont rares. La plupart des filles entrent dans le moule. Tu finis par trouver le temps long à un moment donné.

### Est-ce que c'est important pour toi de sortir ?

J'espère ne pas revenir ici.

### Qu'est-ce que ça veut dire réinsertion pour toi ?

Ça veut dire être à l'aise dans la société, savoir vivre. Se comprendre et se connaître. Puis quand l'extérieur ne fait pas mon affaire, savoir rentrer chez nous. Pour ne pas me mettre à risque.

### Qu'est-ce que tu as appris ici ?

Respirer. J'ai appris ça en prison. J'ai fait le programme de gestion de la colère de [la société] Elizabeth Fry. Et ça m'a appris que ça ne donnait rien la colère, quand tu vois que tu n'es plus capable d'être dans une certaine situation...respire.

### Et est-ce que tu dirais que la prison t'as fait du bien, favorisée, aidée ?

Oui aidée. Oui ça été une bonne chose. Parfois quand je vais régler des affaires au palais de justice, il y a des gens qui me reconnaissent et me disent "la prison te va bien, Annie". Ils me disent vraiment ça. Ça te donne une idée. Des fois ça prend ça. La prison c'est pas mal en soi. Y'en a qui comprennent pas leur réalité, puis des fois ça leur prend un *stopper*.

### En terminant, qu'est-ce que tu penses d'Unité 9 ?

Y'a beaucoup de filles qui l'écoutent en dedans. Je te dirais que pour le rôle de détenues ça oui, ça nous ressemble. Mais le personnel, non. Dans *Unité 9*, ils sont trop fins ! ■

« Nous proposons une alternative à l'incarcération, car nous pensons que ce n'est pas nécessaire de mettre les femmes en cellule. »

La Société Elizabeth Fry

## Une alternative au modèle carcéral québécois

PAR MANUEL FOGLIA

La Maison Thérèse-Casgrain dans le quartier de Notre-Dame-de-Grâce héberge le seul centre de transition pour les femmes judiciairisées au Canada. Cet ancien couvent des Filles de la sagesse a été acquis en 1992 par la Société Elizabeth Fry du Québec (SEFQ). Le lieu fait écho à l'histoire des communautés religieuses qui se sont longtemps occupé des détenues, du début de la colonie jusqu'à la fin des années 50.

Au Québec, avant les années 30, les « délinquantes » étaient soit destinées à l'internement psychiatrique, soit incarcérées avec les hommes dans des conditions lamentables ou vouées à l'itinérance. C'est autour des années 60, avec la laïcisation de l'État, que l'on voit naître un intérêt pour les femmes judiciairisées dans notre société. L'ouverture en 1964 de la prison Tanguay témoigne de ce nouvel intérêt pour les besoins spécifiques de détention des femmes. Puis au début des années 80, inspirée par les mouvements féministes, s'amorcera enfin une véritable réflexion critique sur les enjeux liés aux femmes et de leur criminalité. C'est dans ce contexte de mobilisation sociale qu'est née en 1977 la SEFQ.

Cette ressource communautaire, dont la mission est exclusivement dédiée aux femmes incarcérées, opère trois centres de services au Québec. Un centre à Montréal, un autre à Québec et un dernier en Outaouais. Elle s'est donnée comme mandat de créer des services pour les femmes ayant des démêlés avec la justice afin de faciliter leur intégration dans la communauté.

« Nous proposons une alternative à l'incarcération, car nous pensons que ce n'est pas nécessaire de mettre les femmes en cellule. Nos objectifs consistent essentiellement à prévenir la récidive, responsabiliser les contrevenantes et favoriser les habiletés qui leur permettront de

développer leur potentiel », indique Ruth Gagnon, directrice générale depuis 35 ans de la Société Elizabeth Fry du Québec.

La Maison Thérèse-Casgrain est le siège social de la SEFQ. Elle procure de l'hébergement à une quarantaine de femmes de 18 à 65 ans en libération conditionnelle, sans égard à leurs sentences ou leurs délits. En probation, ces femmes suivent sur une base volontaire un programme de réinsertion qui leur permettra de terminer leur sentence en milieu « ouvert » sans retourner en prison. Une équipe de 50 professionnelles, thérapeutes et conseillères œuvre auprès des résidentes 24 heures sur 24, sept jours par semaine.

### La réinsertion dans la compassion et l'écoute

L'architecture vétuste de la Maison Thérèse-Casgrain et le silence feutré de l'ancien couvent offre un contraste avec les prisons conventionnelles. Dans l'ancienne chapelle, Mélanie C\*, 20 ans, nous rejoint. Condamnée à quatre reprises pour trafic de stupéfiants elle vient d'obtenir la permission de quitter L'Établissement Leclerc de Laval afin d'adhérer au programme d'Élizabeth Fry.

« La prison c'est un zoo. Ça pue, c'est sale et la nourriture est moins bonne que de la bouffe pour chien. C'est la peur et la violence au quotidien. Tu prends ton trou puis te tais. Ici j'ai trouvé une écoute. Je ne veux plus jamais retourner en prison », dit-elle.

Pas de barreaux, ni de gardiens ni de barbelés ici. La présence des femmes est basée sur un lien de confiance réciproque avec les professionnels qui les accompagnent. Bien que l'endroit soit apaisant, ce n'est pas le lieu pour faire la fête. La menace de retourner en dedans est bien réelle. Aussi, les résidentes doivent se plier à un horaire précis, du lever au coucher. Elles ont un agenda quotidien dont elles doivent discuter avec leur intervenante désignée. Elles

doivent prouver qu'elles font des démarches d'emploi en plus de rendre des comptes régulièrement à leur agent de probation. À la fin de la journée, il y a le couvre-feu obligatoire. Bref, elles doivent absolument démontrer leur capacité à s'autoréguler.

« On peut sortir chaque jour, ajoute Mélanie C. J'ai pas ben le choix, j'ai trouvé un emploi. Ici, les filles sortent chaque jour, sans surveillance. Et si tu veux aller te geler, tu peux. T'es laissée à toi-même. Mais moi je ne veux pas vivre un bris de conditions et ici, ils font tout pour te garder en dehors de la prison. »

Christine Champagne est directrice clinique de la SEFQ. C'est elle qui s'occupe du « casting » des futures résidentes de la maison de transition. Elle visite régulièrement la prison. En collaboration avec les services correctionnels, elle prépare un plan de sortie sur mesure pour chaque détenue qui obtient la permission de terminer sa sentence à la Maison Thérèse-Casgrain. « Mon travail c'est de transplanter des fleurs », affirme-t-elle.

### Cibler les priorités

Ruth Gagnon explique par ailleurs que : « Les femmes qui arrivent ici ont beaucoup de besoins qui sont antérieurs à leur judiciarisation. Pour les aider à s'en sortir, il faut cibler des priorités. Elles ont souvent une très mauvaise estime d'elles-mêmes et sont tourmentées par la honte. Une de nos premières tâches est de leur faire éviter l'autodénigrement. Il faut ensuite les encourager à développer des réflexes pour accéder à leur autonomie économique, à un logement et à les aider à surmonter leur choc post-traumatique ou à combattre leur toxicomanie. C'est un processus d'essais et d'erreurs. Parfois, mais rarement, on se trompe et on doit renvoyer une fille en prison. Et ça, on n'aime pas ça. »

Toutes les détenues ne peuvent bénéficier de cette aide. La durée des peines influence l'adhésion aux programmes d'Elizabeth Fry. La majorité de la population carcérale féminine, soit 91 % des détenues, ont de courtes peines de moins de six mois, qui ne sont souvent que de quelques jours. Elles n'adhèrent généralement pas aux activités de longue durée proposées par l'organisme ou d'autres ressources. C'est ce qui explique que seulement 9 % de la population carcérale féminine globale font appel à la SEFQ.

### Pas une récompense

« On dit souvent "petites sentences, gros, gros problèmes", ajoute Ruth Gagnon. Aussi, il faut dire que la première condition pour être admise dans notre organisme c'est de le vouloir. Et contrairement à ce que peuvent prétendre certains agents correctionnels, ce n'est pas une récompense de venir ici. C'est même parfois beaucoup plus exigeant que d'être en prison. On sous-estime les efforts que cela demande, à commencer par les principales intéressées. Chaque femme qui sort d'ici en ayant amélioré sa situation, qui se trouve un emploi, qui est plus outillée que quand elle est entrée, mérite le travail qu'elle a fait. Nous, on est simplement là pour leur en donner les moyens. »

Mélanie C.\*



### Le consensus social

Si l'on tient compte des avantages que présente le programme de la SEFQ, soit un taux de réussite frôlant les 85 % au tiers du coût de l'équivalent en institution, il y a lieu de se demander pourquoi les prisons pour femmes existent encore.

« Avant de parler de désinstitutionnalisation des prisons, il faut obtenir un consensus social là-dessus. C'est une question complexe dans une société », avance Ruth Gagnon.

Actuellement, partout dans le monde, les mesures de sécurité sont en croissance. Dans ce contexte, il est plausible d'estimer que pour la population, faire le choix de la réinsertion en milieu ouvert pour les femmes serait trop osé, voire trop insécurisant.

Les mesures législatives adoptées par le gouvernement Harper n'ont pas aidé la cause des femmes. Il a coupé le financement de plusieurs programmes qu'offrait la Société Elizabeth Fry en milieu carcéral. Puis, il a alourdi les peines et forcé les juges à donner des sentences plus sévères. Ces mesures sont accablantes pour les femmes judiciarisées. On observe par ailleurs que la population carcérale féminine a augmenté de près de 23 % en 2015. Une hausse qui survient paradoxalement au moment où l'on recense les plus bas taux de criminalité au pays depuis 15 ans, selon les derniers chiffres du ministère de la Sécurité publique.

### Changements à l'horizon ?

Le gouvernement actuel proposait de faire des changements. Qu'en est-il ? « C'est timide, répond Ruth Gagnon. La lourdeur administrative du système judiciaire retarde considérablement la révision des lois. Il faut faire un travail de représentation et d'éducation à chaque fois qu'il y a un changement de gouvernement. Et franchement, aussi progressiste soit-il, il n'y a pas un parti politique qui va aller perdre des votes pour se porter à la défense de délinquantes. Ce sont des réformes qui ne sont pas populaires. On préfère, hélas, continuer de mettre de l'argent dans les prisons. Ce n'est pas un gouvernement seul qui va changer cela. Ça prend un consensus social. »

Pourrait-on s'imaginer un monde sans prisons ?

« Non. Mais moins et plus petites, assurément. »

\*Mélanie C. nom d'emprunt

## Femmes en prison

# Entre fiction et réalité

PAR MANUEL FOGLIA

Série culte pour plusieurs, décriée par certains, *Unité 9* écrite par Danielle Trottier, ne laisse personne indifférent. Si la réalité dépeinte dérange autant, serait-ce qu'elle a beaucoup à voir avec la réalité ? L'auteure Danielle Trottier nous ramène aux origines de sa dernière création.

**Pourquoi une série sur le milieu carcéral des femmes ? Qu'est-ce qui vous a interpellée dans cet univers qui contraste avec la bonté et la candeur de vos récits précédents ?**

Je suis partie d'une question hyper simple : quelle serait la pire chose qui puisse m'arriver ? Me retrouver en prison me suis-je dit. Puis très rapidement je me suis mise à faire des recherches sur le milieu carcéral. J'ai commencé par lire le rapport de la juge Arbour, publié en 1996, qui met en lumière les graves lacunes du système carcéral fédéral à l'égard des femmes judiciairisées. La lecture de cette publication m'a passionnée, à maints égards. Mais surtout, à la lumière de cet ouvrage, j'ai compris qu'il y avait là un sujet dramatique fort, peu connu du grand public. Et pour cause, dans les films de fiction comme dans les thèses de doctorat, c'est plus souvent des gars en prison dont on parle. Pour les femmes, on osait rarement regarder ce qui se passait par-dessus leur clôture. Et il m'était impératif de me saisir de ce sujet social d'envergure.

**Qu'est-ce qui vous faisait croire que ça pouvait potentiellement toucher un si large auditoire ?**

D'abord il faut que ça parte de soi. Moi j'y croyais et mon conjoint aussi, ça aide. Puis la productrice Fabienne Larouche y a cru. Ensuite, le problème ce n'était pas d'intéresser le public mais de convaincre

les diffuseurs, qui eux n'étaient pas prêts du tout à recevoir ce projet en 2005. Curieusement, à cette époque qui n'est pas si lointaine, il fallait être culottée pour présenter un projet de série dont tous les premiers rôles étaient des femmes qui ont tué, volé, fraudé et consommé de la drogue. Nous sommes donc allées porter le projet à la SRC qui, après plusieurs longs mois d'hésitation, a fini par accepter de nous donner une chance. Nous étions en décembre 2011, six ans après le début de ma rédaction, et on nous demandait de livrer la première saison dans huit mois.

**Quels sont les préjugés ou les mythes les plus répandus sur les prisons pour femmes ? Qu'avez-vous appris sur cet univers ?**

Quand vous allez faire une visite en dedans, au début vous pensez que vous allez voir des meurtrières, des brutes, des *butches*, laides et malpolies qui croupissent dans des prisons sales et mal entretenues. Et hélas, la société entretient encore une image folklorique et stéréotypée de la femme criminelle. Pour ma part, ce qui m'est apparu flagrant c'est que les femmes vivent la criminalité de façon très singulière et différente des hommes. Non seulement la criminalité est très minime chez les femmes, mais elles ne commettent pas les mêmes délits que les hommes. Souvent pour les femmes c'est un accident de parcours. Qui plus est, elles vont profiter de la période d'incarcération pour parler, pour prendre des cours, pour chercher de l'aide. Et le fait qu'elles puissent cohabiter dans des petites maisons de ville comme à Joliette, même quand elles ont de



Danielle Trottier

lourdes peines, nous confirme cet aspect relationnel et unique de l'univers des prisons pour femmes.

Ce qui frappe aussi en prison, c'est que vous ne pensez pas que vous allez voir des filles qui vous ressemblent. Et s'il est vrai que beaucoup de femmes incarcérées viennent de milieux défavorisés, il y en a d'autres plus scolarisées qui viennent même de milieux aisés et qui pourraient être votre voisine. Et c'est à partir de ces observations que j'ai construit plusieurs de mes personnages. Regardez Suzanne par exemple, quand tu la vois marcher sur la rue, tu ne te doutes même pas qu'elle a commandité la mort de son mari. Idem pour Marie Lamontagne dont l'image ne correspond pas au monstre tatoué que tout le monde imagine.

**Que répondez-vous aux gens du milieu comme aux auditeurs qui trouvent que certaines scènes s'éloignent franchement de la réalité ou exploitent une violence abusive ?**

Le milieu carcéral sait très bien ce que je fais. Je ne suis pas en train de faire un documentaire. Notre job est de traduire des émotions en image. Et moi, j'utilise des images fortes. Aussi, quand tu t'adresses à autant de personnes, il y a toujours des gens pour qui un viol par exemple, c'est soit pas assez, soit correct ou pour d'autres, trop dur. Et je crois que c'est au téléspectateur de décider quand c'est trop pour lui, s'il continue avec moi, ou pas. Une chose est certaine par contre, moi j'ai une proposition claire, je vais vous emmener en prison sans vous épargner les détails, je vais vous en parler, sans me cacher les yeux. Je ne fais pas de fausse représentation.

**Quelle importance accordez-vous à la réinsertion ?**

Je traite de cette dimension à travers les personnages de Marie et Suzanne, pour qui le support à la réinsertion est fondamental. Les gens qui entrent en prison ont souvent tout perdu. Et ils en ressortent encore plus pauvres. Suzanne n'a plus rien. Pas de meubles, ni réseau, ni mari. Elle est dépendante du support de Marie sinon elle va se retrouver dans un fossé ou en dedans. Pour Suzanne comme dans la vraie vie, souvent la réinsertion ça ne marche pas du premier coup. Il faut être patient. Après tout ce temps passé à étudier le sujet, je suis convaincue que si nous avons une responsabilité parmi tant d'autres, c'est bien d'aider des gens qui vont sortir de prison à réintégrer la société. Pour certains, cela peut faire toute une différence entre vivre ou mourir. Et le jour où on aura compris que ça coûte trois fois plus cher de ne rien faire plutôt que d'intervenir, on aura fait un grand pas. Mais je n'ai pas la prétention de pouvoir changer ça avec un téléroman. C'est toute la société qui doit s'y mettre.

## HENRIETTE PRÉPARE SA SORTIE

Danielle Proulx, qui joue le rôle de la détenue Henriette Boulier, parle de son personnage, qui, au moment d'écrire ces lignes, est en transition vers sa libération de Lietteville. Elle raconte.

**Vous interprétez une femme issue d'un milieu aisé, scolarisé et vous vous retrouvez à la rue, itinérante. Comment avez-vous construit ce personnage ?**

Entre le moment où j'ai accepté le rôle et mon premier jour de tournage il s'est passé trois semaines. Je me souviens d'une scène où je

devais rédiger un grief et j'ai dû demander à l'auteure si Henriette faisait des fautes d'orthographe. Danielle Trottier a réfléchi un moment, puis l'auteure a décidé sur l'instant de l'érudition d'Henriette. On a donc, en partie, construit ce rôle en cours de production. Mais je n'ai pas eu beaucoup de temps pour construire le personnage d'Henriette.

**Qu'avez-vous appris sur cet univers ? Quels sont les préjugés ou les mythes les plus répandus sur le monde des itinérantes ?**

Ayant été marraine pendant plus de 20 ans de l'Auberge communautaire du Sud-Ouest, j'admets que j'avais déjà eu une longue immersion dans le monde des sans-abri. Au début, je me demandais comment fait-on pour en arriver là. Et à force de côtoyer des gens vulnérables chaque année, j'ai arrêté progressivement de voir des marginaux, j'ai plutôt découvert des êtres humains. Donc, mes préjugés étaient tombés depuis longtemps. Par contre mon rôle m'en a appris un peu plus sur la réalité des femmes itinérantes. Henriette a conservé en prison le langage ordurier, la saleté et la puanteur caractéristiques de beaucoup de femmes itinérantes. Ce sont autant d'aptitudes qui la protégeaient jadis d'éventuelles agressions dans la rue. Et la réalité des femmes en est une de survie quotidienne qui dépasse tout entendement. Elles vivent comme des bêtes. Ainsi, Henriette est un animal qui refuse que l'on s'approche d'elle.

**Qu'est-ce qui distingue ce plateau des autres que vous avez connus ?**

D'abord, j'ai rarement vu des assistants aux décors se précipiter sur les nouveaux textes à la fin d'une journée de travail comme sur le plateau d'Unité 9. Ensuite, je crois que de tourner avec une grosse gang de filles dans un univers hostile fait de béton et de portes de métal, impose curieusement une manière de décorum. Car des fois la tension est forte et on ne pourrait pas survivre à une telle promiscuité si on ne vivait pas dans un certain calme, un cocon... On n'est pas dans un cabinet d'avocat ou une salle d'urgence. On est en prison. Et c'est dramatiquement grisant pour une comédienne, unique.

**Pensez-vous qu'Unité 9 présente un portrait réaliste du milieu carcéral ou que la série va trop loin ?**

Non, je ne pense pas que la série aille trop loin, même dans la scène du viol de Jeanne. Ces réalités existent. Que doit-on faire, on doit les cacher ? On ne veut pas voir ça ? Moi je pense que le réalisateur, au contraire, a tourné ces scènes avec dosage et délicatesse. Et il faut mettre en lumière ce qui fait mal. ■



EN TOUTE LIBERTÉ

PAR MATHIEU THÉRIAULT  
CAMELOT DE L'ÉPÉE ET BERNARD

UNITÉ 9

## Inévitables raccourcis

Après une opinion libre sur *Les histoires des pays d'en haut* (édition du 1<sup>er</sup> février), il me paraissait opportun de continuer avec une chronique sur une autre série phare de Radio-Canada (SRC), Unité 9. D'autant que la présente édition porte précisément sur les femmes détenues.

Encore une fois, avant de continuer ce que j'appelle « ma sociologie à 5 cennes de la télé québécoise », je tiens à préciser que je suis un grand fan de la série dont j'écoute tous les épisodes depuis le début. Et j'ai toujours trouvé que c'était une bonne idée d'ouvrir grand la porte à la représentation pour le public d'une catégorie particulièrement marginalisée de la population, les femmes incarcérées. Les univers méconnus ont souvent fait la recette des meilleures séries télé et la recette, ici, ne se dément pas.

### Sont don' ben fines !

Bien que n'étant pas un expert en la matière (j'en connais un peu sur le milieu carcéral, mais plutôt les prisons pour hommes pour des raisons évidentes), il me semble que bien des choses sonnent faux dans le téléroman de la SRC. En premier lieu, il appert que toutes les détenues nous semblent malgré tout sympathiques, voire attachantes. Marie, Suzanne, Kim, Jessica ou même Huguette : on finit par s'identifier aux personnages centraux de la série, et à celles des saisons précédentes.

Oui, bien sûr, elles ont commis des crimes. Ce sont en théorie des méchantes, mais on finit toujours par s'attacher à leur personnalité, à leur personnage. La plupart du temps, dans le scénario, on s'arrange même pour que leur crime soit moralement acceptable ou à tout le moins excusable pour la majorité du public (faire tuer un conjoint violent, protéger son enfant victime d'inceste, etc.).

La réalité, c'est que l'immense majorité des gens en prison ne sont vraiment pas sympathiques. Oui, il y a toujours une histoire, un *background*, qui explique pourquoi ces personnes se sont retrouvées là où elles sont. En particulier dans le cas des femmes, la plupart furent victimes d'abus et de violences à répétition.

Il n'empêche que dans le quotidien, les détenues et les détenus ne sont pas des personnes auxquelles on s'attache facilement ou qui sont particulièrement aimables. Leur univers les force en général à se bâtir une carapace de violence et d'agressivité mur-à-mur. Mais bon, je comprends aussi que présenter une série avec des personnages antipathiques au possible, aux parcours souvent pathétiques et misérables, ne ferait sûrement pas de la bonne télé.

### Plus blanc que blanc

Un autre accroc important avec la réalité, c'est la provenance ethnique des personnages principaux. Il est de notoriété publique que les minorités culturelles et les Autochtones sont surreprésentés parmi les détenus, en comparaison avec leur poids démographique. Pourtant, en plus de six saisons, il n'y a eu que deux personnages d'importance qui n'étaient pas « *de souche* ». Le personnage de Brittany Sizzla, une Noire ultra-violente complètement psychopathe, et la détenue autochtone très perturbée – voire débile – Etoya Standing Bear que l'on découvre dans la saison actuelle.

Je ne cherche pas ici à verser dans le politiquement correct, ou dans le débat sur la diversité culturelle à la télé québécoise, mais, pour moi, il va de soi qu'une série se déroulant dans le milieu carcéral aurait dû comporter beaucoup plus d'acteurs provenant d'autres origines, et pas seulement un gros noir baraqué singeant l'image du *screw* un peu nazi. Pourtant, tous les personnages issus de minorités dans la série attirent l'antipathie du public, c'est un peu gênant.

### Ton argent, ta liberté

Il y en aurait plusieurs autres, mais un des aspects qui sonnent vraiment faux dans Unité 9 est celui de l'origine socio-économique des personnages, en fait de leur provenance de classe. Dans les murs, 80 % des détenus sont des ouvriers, des chômeurs ou des sans-logis, comme nous le rappellent les textes du groupe rap Assassin.

Même si on remarque à l'occasion que certaines détenues peuvent avoir de la difficulté à écrire ou s'exprimer dans un bon français, il n'en va pas de même pour les personnages centraux. La plupart ont un niveau de langage, une façon de s'habiller ou de se comporter en société qui les placeraient plutôt au niveau de la classe moyenne ou de la petite bourgeoisie, deux espèces plutôt rares en prison.

En fait, si vous avez en tête tous les préjugés courants sur une mère monoparentale assistée sociale d'Hochelaga, vous-êtes sans doute plus près du personnage typique qu'on aurait dû voir dans la série.

Encore une fois, je reconnais les mérites de ce téléroman, dont je suis moi-même amateur. Je comprends que pour que les cotes d'écoute soient au rendez-vous, il faut souvent prendre des raccourcis avec la réalité. Mais bon, à *L'itinéraire*, on est aussi là pour vous rappeler que les plus marginalisés de la société, ben, ils n'en prennent pas, eux, des raccourcis avec la réalité. ■

## POLITIQUE MUNICIPALE

PAR GENEVIÈVE BERTRAND  
JOURNALISTE AFFECTÉE À LA  
VERSION NUMÉRIQUE

Rosannie Filato

## Des priorités à définir

Montréal s'apprête à rendre public son nouveau Plan d'action montréalais en itinérance. Lors de la Semaine internationale des camelots qui a eu lieu du 5 au 11 février dernier, la responsable politique du dossier a accepté de répondre aux questions de *L'itinéraire*.

Celle qui s'occupe désormais du développement social et de l'itinérance à la Ville de Montréal se nomme Rosannie Filato. Âgée de 30 ans, elle a été élue sous la bannière de Projet Montréal comme conseillère de ville du district Villeray (dans l'arrondissement Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension). Elle siège au comité exécutif de la nouvelle administration Plante. Quelles seront les priorités sur le plan communautaire de cette nouvelle venue en politique ?

« Ce qui est très important pour moi, c'est de travailler sur la cohabitation sociale. Au-delà de nos promesses électorales, je pense que, comme ville, nous avons beaucoup de travail à faire pour ce qui est de la communication de l'information et de la réalité des besoins des personnes en situation d'itinérance. Il n'y a pas seulement les dons et la nourriture, ajoute-t-elle. On n'entend pas souvent parler dans les médias et dans la population de l'importance de l'accompagnement, des aspects social et familial qui sont parfois difficiles pour les itinérants. »

### Sur le terrain

« Ma priorité c'est d'être sur le terrain, d'être présente et à l'écoute. C'est de rencontrer les organismes communautaires pour entendre leurs besoins. On veut vraiment que les besoins des citoyens soient entendus, explique-t-elle. C'est important d'avoir une vision d'ensemble de

*l'itinérance, il est difficile de prioriser une promesse plutôt qu'une autre. Le plan d'action va sortir très bientôt, on est en fin de processus de consultation. »*

Mme Filato refuse toutefois d'identifier pour l'instant les promesses jugées prioritaires. Outre le dépôt d'un plan global d'intervention, Projet Montréal s'est engagé à ajouter des centres de jour pour les personnes itinérantes dans les quartiers à risque et des unités d'interventions mobiles composées de policiers et travailleurs sociaux. « Nous avons vécu un hiver avec des périodes de grands froids, et nous avons accompagné le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) pour bien saisir les besoins. »

Pendant la campagne électorale, Projet Montréal a énoncé plusieurs promesses dont l'ajout de 300 unités de logements sur le territoire, une ligne de référence sociale 211 pour une intervention citoyenne et un bilan policier annuel pour contrer le profilage social. Enfin, la formation politique s'est engagée à protéger les maisons de chambres et à augmenter le financement des organismes communautaires et des services aux itinérants dans les quartiers chauds (notamment, Hochelaga, Rosemont, Montréal-Nord et Cartierville).

### 15 M \$ pour l'achat de terrains

Les investissements en habitation pour les logements sociaux passeront de 7,7 à 22,6 millions \$ sur trois ans, rappelle Mme Filato. Dans cette enveloppe, 15 millions \$ serviront à acquérir de nouveaux terrains, comme le prévoit le Programme triennal d'immobilisations (PTI) déposé en janvier dernier. En campagne électorale, Projet Montréal tablait sur la construction de 12 000 logements sociaux en quatre ans. La Ville de Montréal a donc décidé de hausser ses

investissements. L'enveloppe attribuée aux logements sociaux a augmenté « de 200 % par rapport à la précédente administration ».

« C'est un gros dossier, un gros chantier, souligne Mme Filato. Il y a 2100 projets de logements qui sont en retard à cause de la difficulté de mettre en chantier les logements sociaux. Avec la régionalisation d'AccèsLogis, il y a une nouvelle ère qui s'ouvre. On va reprendre la cadence et il y aura des choses différentes dans la manière de faire avancer les projets », assure Mme Filato, qui travaille de pair avec la vice-présidente du comité exécutif et responsable de l'habitation, Magda Popeanu.

### En tant que femme ?

Puisque la présente entrevue était destinée à cette édition consacrée en grande partie aux femmes, nous avons voulu connaître les opinions de la nouvelle responsable du développement social de la Ville sur la place des femmes en politique. « Une des grandes raisons pour laquelle je me suis jointe à Projet Montréal, c'est la présence de Valérie Plante. C'est elle qui m'a inspirée, car c'est important d'avoir des modèles féminins. Nous avons pu faire élire 51 % de femmes dans notre administration. Nous en sommes très fiers. Mais, précisons qu'il faut encore prendre notre place, et il y a beaucoup de travail à faire. »

Plus largement, elle explique pourquoi elle s'est embarquée dans l'aventure politique. « Je représente des citoyens qui sont souvent dans une situation de pauvreté, souligne-t-elle. Ce sont des gens qui étaient souvent au salaire minimum. Le visage de la vulnérabilité a changé au cours des années. Ça peut être une situation temporaire. Quand j'ai réalisé que j'étais faite pour ça, faite pour suivre les pas de ma famille, j'ai décidé de me lancer en politique municipale. C'est un gouvernement de proximité qui me permet d'être près des gens. »

### Un passé de syndicaliste

Rosannie Filato vient d'une « famille syndicaliste ». Elle a le militantisme dans l'âme. « On vivait dans une grande précarité financière et on était très vulnérable, confie-t-elle. C'est là que j'ai découvert le militantisme. » Avant de briguer le siège de conseillère municipale, Mme Filato a œuvré comme conseillère juridique interne pour les Travailleurs unis de l'alimentation et du commerce Canada (TUAC), le plus important syndicat du secteur de la vente au détail et des services au Canada. Elle a été aussi candidate pour le Nouveau Parti démocratique aux élections fédérales de 2015. Avocate en droit du travail, elle est membre de l'Association des juristes progressistes.

### Le Protecteur des itinérants

L'administration précédente ayant instauré la fonction de Protecteur des personnes en situation d'itinérance, nous lui avons demandé ce qu'il en adviendra dans la nouvelle administration. « Le rôle de Serge Lareault est de faire le pont entre les personnes en situation d'itinérance et l'administration », explique Mme Filato.

Au moment d'aller sous presse, l'administration Plante a annoncé que M. Lareault porterait désormais le titre de Commissaire aux personnes en situation d'itinérance. ■

« Une des grandes raisons pour laquelle je me suis jointe à Projet Montréal, c'est la présence de Valérie Plante. C'est elle qui m'a inspirée, car c'est important d'avoir des modèles féminins. »

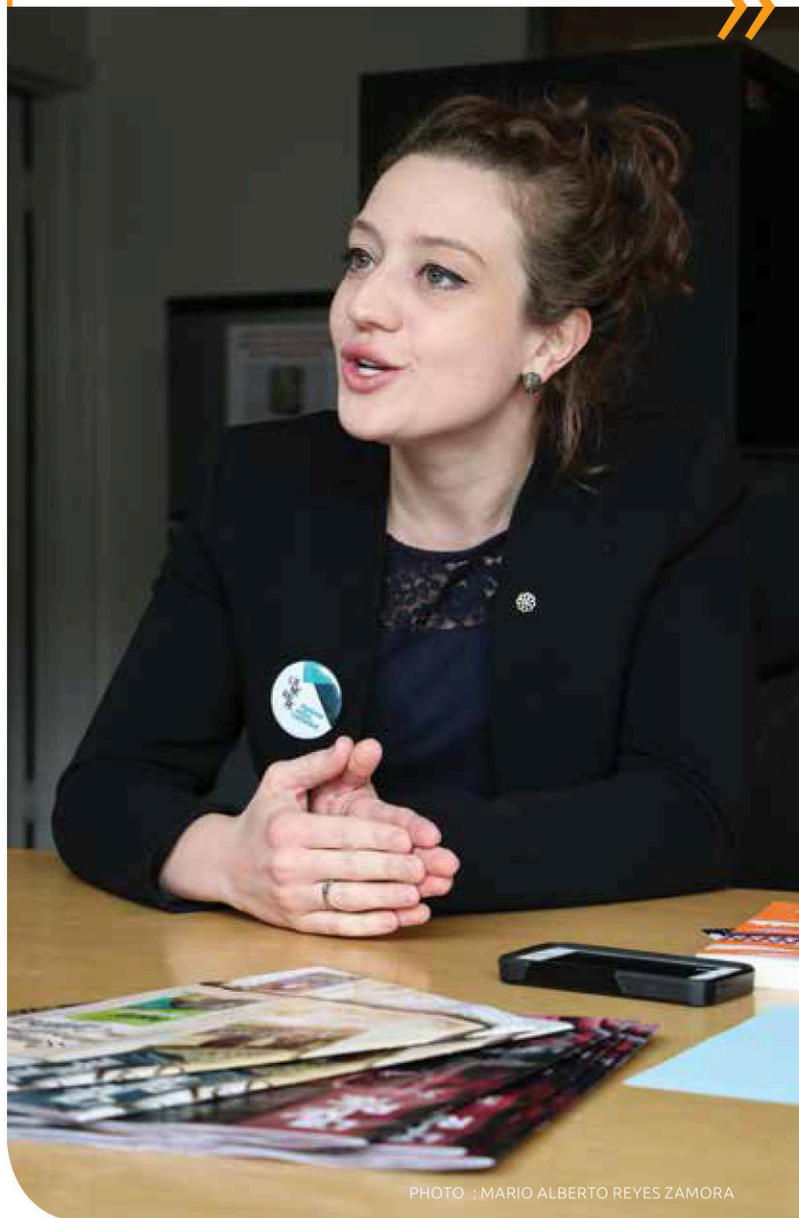


PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



**SOUVENIRS**PAR SAÏD FARKOUH  
MÉTRO MONTMORENCY

# Au revoir Ibrahim

La guerre en Syrie, mon pays d'origine, a dévasté la vie des citoyens et a détruit tous les bâtiments historiques et plusieurs quartiers de Homs, ma ville. La terreur et la panique se sont répandues dans tout le pays à partir de 2011. Dès l'ors, la violence n'a fait qu'augmenter ainsi que le bruit des bombes, des obus et des balles dans toutes les rues et les quartiers.

Peu à peu, la plupart des magasins et des commerces ont fermé, les gens ont déserté les rues et il y a eu un manque criant de nourriture ainsi qu'une grande difficulté à simplement obtenir du pain. La population s'est mise à manquer d'électricité, d'eau, de mazout pour se chauffer et de bouteilles de gaz pour la cuisine. Les rues sont devenues sombres la nuit. Tout cela suggérait que la guerre civile était imminente.

Les soirées étaient longues et ennuyeuses sans électricité et sans télévision. Mais on avait peur de quitter la maison après le coucher du soleil pour rendre visite à quelqu'un, car c'était dangereux. Les tirs aléatoires et les bombardements dans les rues ainsi que les enlèvements représentaient un grand risque pour ceux qui s'aventuraient dans la nuit noire.

Pour passer le temps, je rendais visite à mon oncle Ibrahim qui habitait la maison juste à côté. Je pouvais y avoir accès en passant par la porte intérieure du jardin sans avoir à sortir dans la rue. Nous pouvions passer une partie de la nuit à discuter et à écouter les nouvelles sur un poste de radio à piles. Mon oncle avait plus de 100 ans, mais était toujours vigilant. Il avait une vaste expérience de la vie.

## Mémoire impressionnante

J'aimais écouter ses histoires intéressantes quand nous étions assis sur la terrasse dans le jardin sous les grenadiers, chargés de fruits suspendus, à la fin de l'été. Il me racontait ses expériences et les faits marquants de sa vie. Il n'avait rien oublié, pas une histoire ni une date... Il avait une mémoire impressionnante malgré son grand âge. Ses

histoires étaient intéressantes. Il ne m'ennuyait pas, même quand il se répétait.

Ibrahim avait travaillé au ministère de l'Éducation pendant 40 ans. Il m'a raconté souvent qu'il avait aidé toutes les personnes qui étaient dans le besoin, quelle que soit leur religion ou leur ethnie. Pour lui, peu importait si la personne soutenait un parti politique ou un autre. Qu'il soit un être humain était une raison suffisante pour lui tendre la main. Il croyait fortement en la mission de l'homme envers ses frères et sœurs humains. C'était sa religion.

Il croyait au respect des personnes âgées et des jeunes. Au respect du fort et du faible, du riche et du pauvre. Il croyait fermement qu'on doit traiter l'autre comme on voudrait être traité. Il a défendu la justice sociale et les droits fondamentaux avec tout son courage et sa force toute sa vie. Ses principes et sa doctrine n'ont jamais changé.

## Déracinés

En 2012, le conflit a forcé mon oncle à quitter Homs avec ses enfants et ses petits-enfants, déracinés de leur grande maison pour sortir de l'enfer et s'établir en dehors de sa ville qu'il aimait, une ville où ses ancêtres avaient vécu pendant des centaines d'années.



Ibrahim (à gauche) en compagnie de ses sœurs et frères au début des années 1970

La grande maison de mon oncle avait toujours été pleine de vie, de parents, d'invités et d'amis. Le silence qui y régnera après le départ de la famille sera accablant. À l'aube de la guerre, tous les habitants de notre quartier quitteront peu à peu leur maison à cause de la peur et de l'insécurité grandissante.

Au moment de quitter Homs, nous avons cherché et trouvé une voiture pour fuir, ce qui n'était pas facile à ce moment-là. Et si nous attendions trop longtemps, nous ne pourrions atteindre la sortie de la ville en toute sécurité.

Avant de monter à bord de la voiture, j'ai regardé la maison et le jardin de mon oncle où j'avais passé mon enfance avec mes cousins et je me suis demandé si je verrais cet endroit à nouveau.

Je me suis demandé ce qui arriverait à ma chatte qui me rendait visite tous les jours. Mourrait-elle de faim ou serait-elle atteinte par une balle perdue ? J'ai aussi jeté un long regard sur mes précieux livres qui « vivaient » avec moi. Je les laissais à leur destin... Plus tard, j'ai appris qu'ils avaient été brûlés par un obus tiré dans mon appartement.

Je me suis demandé au moment où je m'apprêtais à partir si je verrais mon appartement à nouveau ou s'il serait pillé et brûlé dans cette guerre dévastatrice. Toutes ces questions me traversaient l'esprit tandis que je faisais mes valises et attendais le chauffeur qui nous emmènerait tous hors de la ville.

Lorsque nous sommes arrivés à destination, nous avons soupiré de soulagement. C'était comme sortir d'un vrai cauchemar. Mon oncle et moi avons alors été séparés. Il déménageait en montagne dans l'ouest du pays et moi je revenais au Canada.



L'oncle Ibrahim, âgé de 105 ans, avec son arrière-petite-fille (5<sup>e</sup> génération) dans ces bras

Le jour de mon départ outre-mer, Ibrahim a fait le voyage pour venir me dire au revoir. Il avait le poids de sa longue vie sur les épaules. Il me demanda si nous serions à nouveau réunis un jour. Je lui répondis d'une voix triste que je le souhaitais, que je le souhaitais vraiment. ■

PUBLICITÉ

**GRANDE BIBLIOTHÈQUE**

**BIBLIOTHÈQUE VIVANTE**

**Raconte-moi ta vie**

Les rendez-vous avec les « livres humains » se poursuivent. Information à [banq.qc.ca](http://banq.qc.ca).

→ Les 14 et 28 février, et 14 et 28 mars  
toutes les demi-heures,  
de 15 h 30 à 18 h 30

**Grande Bibliothèque**  
475, boulevard De Maisonneuve Est  
Berri-UQAM  
514 873-1100 ou 1 800 363-9028  
[banq.qc.ca](http://banq.qc.ca)

**Bibliothèque et Archives nationales Québec**

D'après un article écrit par  
Sandra Pandeovski pour *Faktum*,  
le journal de rue suédois, et tiré  
du fil de presse de l'INSP


**Tarana Burke**

## À l'origine de Me Too

Lorsqu'elle n'avait que six ans, Tarana Burke a été violée par le fils de la meilleure amie de sa mère. Il y a dix ans, la militante a fondé le projet Me Too pour soutenir les jeunes filles noires, puis en 2017, le hashtag #MeToo est devenu viral à travers le monde.

Pour Tarana Burke, il y a l'avant et l'après #MeToo. Elle explique : couchée dans son lit un dimanche matin de la fin octobre 2017, une de ses amie l'a *taguée* sur son statut Facebook qui affichait le mot-clé #MeToo. L'amie voulait savoir si Burke était à l'origine de ce *post*. Ce n'était pas le cas. Mais, clairement, quelqu'un se servait de Me Too, et de ce mot-clé rapidement devenu viral. Elle s'est rendue sur Twitter et a immédiatement paniqué.

« J'avais peur que tout le travail réalisé ces dix dernières années soit occulté et que les gens ne comprennent pas que ça allait au-delà des mots. Je ne savais pas quoi faire. Mes amies m'appelaient et me disaient : 'mais c'est toi qui est à l'origine de Me Too' ! », dit-elle.

### Me Too, la genèse

À 21 ans, Tarana Burke était monitrice dans un camp de jeunesse. Lorsque les participants ont été divisés en deux groupes de « frères » et « sœurs », une jeune fille de 12 ans a avoué à ses « sœurs » que son beau-père l'avait agressée sexuellement. Burke a eu du mal à composer avec l'histoire de la fillette, cette information ayant ravivé chez elle le souvenir réprimé de son propre viol. Cette fois-là, elle n'a pas pu dire « moi aussi ». « Je me sentais coupable et honteuse. Mais j'ai par la suite réalisé et accepté qu'à l'époque, je n'avais que 21 ans. »

Dix ans plus tard, alors qu'elle vivait en Alabama, Tarana Burke a fondé Just Be Inc., un organisme sans but lucratif où l'on utilise l'expression Me Too pour venir en aide aux victimes d'agressions et de harcèlement sexuels. Elle déménagera plus tard à Philadelphie où elle donnera des conférences sur le sujet. Un jour, à la suite d'un atelier, elle a remis aux participantes des *post-it* sur lesquels elle leur demandait d'écrire deux choses qu'elles avaient apprises durant la journée, de même que l'expression Me Too, si elles avaient été victimes d'agression sexuelle.

« À la fin de la journée, nous avons compté combien de gens avaient écrit Me Too. Presque tout le monde. C'était horrible! Et nous n'étions pas préparées pour ça », se souvient-elle.

Aujourd'hui, Tarana Burke travaille à pérenniser l'organisme. On y offre des outils en ligne afin d'aider des gens à tenir des événements Me Too dans leur ville, incluant du travail sur le terrain, des conférences et des ateliers de prévention contre la violence sexuelle.

### Quand #MeToo est devenu viral

Pour revenir à ce dimanche matin d'octobre 2017, c'est l'actrice Alyssa Milano qui a emprunté l'expression Me Too et a encouragé le public à se servir du *hashtag* lorsqu'il décrit ses propres expériences. Cette initiative faisait suite aux reportages du *New York Times* et du *New Yorker* accusant le producteur de cinéma Harvey Weinstein d'avoir agressé et opprimé sexuellement des femmes pendant de nombreuses années.

Pour éviter que toutes ses années de travail soient obnubilées par #MeToo, Tarana Burke partage abondamment son site web et ses vidéos sur les réseaux sociaux. S'en suit une discussion virale sur les raisons pour lesquelles Alyssa Milano n'a pas dirigé l'attention vers Tarana Burke. L'actrice ne tarde pas à répondre et à donner tout le crédit à la vraie instigatrice du mouvement. Depuis, les deux femmes sont devenues des amies.

Les jours suivant la propagation massive de #MeToo, Burke a commencé à s'inquiéter de toutes ces femmes qui partagent leur histoire. Qui sera là pour elles ?

« *Imagine si une femme poste #MeToo et que personne ne clique sur "j'aime" ou met un petit cœur. Que personne n'écrit : 'je t'entends et je suis là pour toi'. Comme se sentira-t-elle ? Ou encore, si quelqu'un vous ridiculise ou dit 'je ne te crois pas, ça ne t'est pas arrivé'.* »

Les deux premières semaines de la mise en ligne du hashtag, Tarana Burke a accordé plus d'une soixantaine d'entrevues à la radio, à la télévision et pour la presse écrite. Parallèlement, elle a éprouvé de la difficulté à trouver sa place au sein de #MeToo, puisque son Me Too était différent du désormais célèbre mot-clé. Le Me Too de Tarana Burke est une plateforme pour les survivantes d'agressions sexuelles, tandis que le #MeToo a une portée plus vaste.

Par contre, l'un ouvre la voie à l'autre, indique-t-elle. « *Il existe un vaste éventail de violences liées au genre. Cela s'étend du harcèlement sexuel à la violence meurtrière, précise-t-elle. Le harcèlement sexuel crée un environnement propice au développement de la violence sexuelle. Les lieux de travail, par exemple, doivent établir des limitations strictes entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas.* »

#### #MeToo version suédoise

Lors de l'entrevue, Tarana Burke était fébrile à l'idée de se rendre prochainement en Suède, avec Kaia, sa fille de 20 ans, pour donner

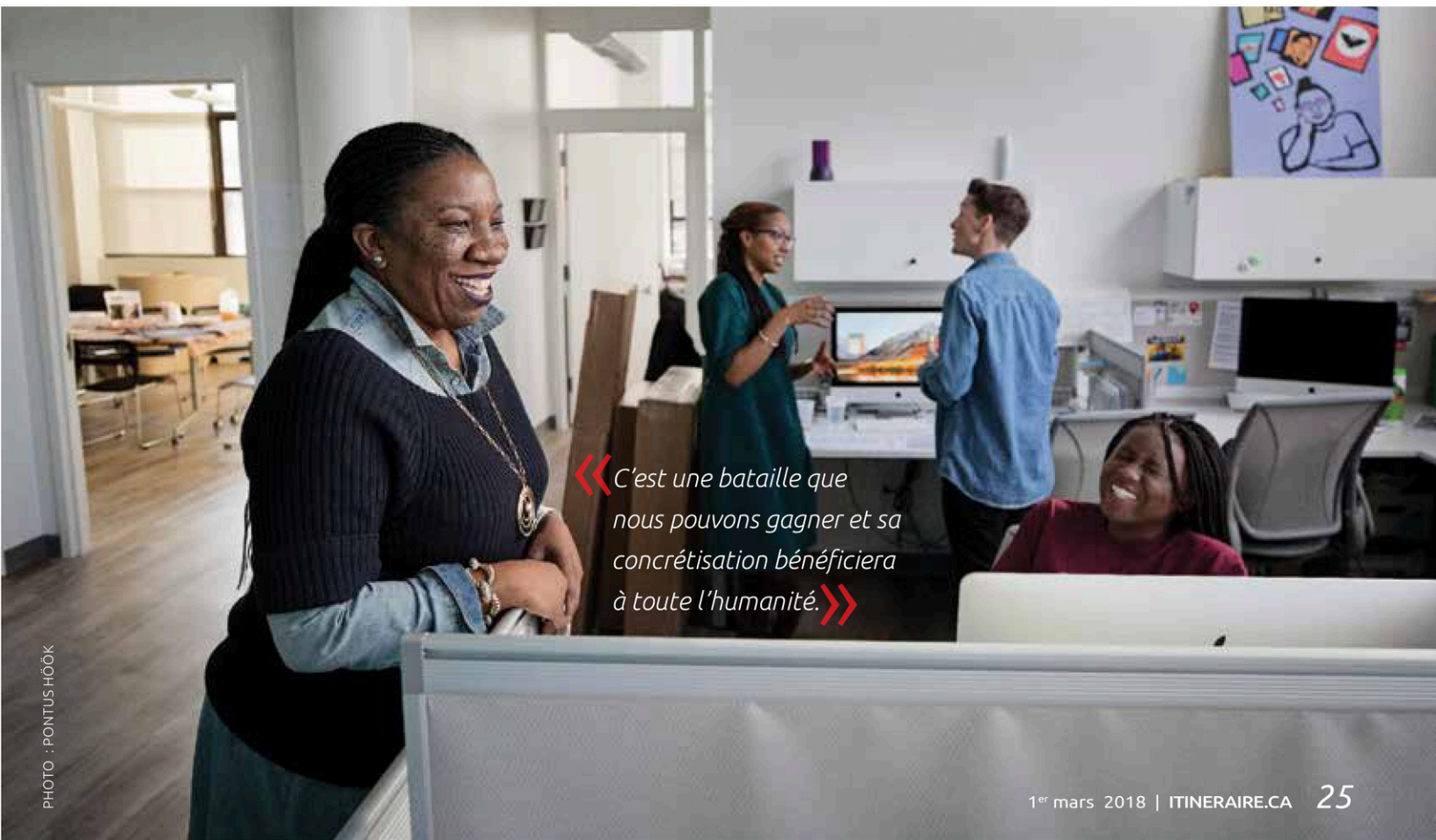
une conférence à Luleå. « *J'ai bien hâte ! Mais comment devrais-je m'habiller ?* », dit celle qui frissonnait malgré une journée ensoleillée à Brooklyn alors qu'il ne faisait que 10°C. « *Il faut se vêtir par couches* », lui ai-je répondu, ce qui a provoqué un éclat de rire bien senti.

Le taxi tourne sur la rue Chapel où se trouvent les bureaux de Girls for Gender Equity (GGE) à Brooklyn et où elle occupe le poste de directrice sénior. La mission de l'organisme est de favoriser, par le biais d'éducation et d'activités, le développement psychologique, social et économique des filles et femmes, dont une grande proportion sont noires, gaies et trans. Sur le mur de GGE un cadre affiche deux questions : *Qu'est-ce que tu vas accepter ? et Qu'est-ce que tu vas refuser ?*

Tarana Burke explique que Girls for Gender Equity est ce que Just Be Inc pourrait être si elle avait accès aux fonds nécessaires pour faire fonctionner ce dernier.

Plus tard dans la soirée, après avoir rencontré des donateurs de Me Too lors d'un événement bénéfique, nous nous retrouvons dans un café à discuter du climat qui règne en Suède, un sujet qui intéresse vivement Tarana. Je l'informe que les sondages démontrent que 45 % des hommes trouvent que #metoo est excessif. Certains affirment que cela gâche le plaisir de flirter et même l'acte sexuel. « *Et si on apprenait à flirter ?*, réplique-t-elle. *Ça n'implique pas de toucher ou de harceler quelqu'un. Pense à toutes ces femmes qui ont porté en elles depuis des décennies la honte, la culpabilité et la peur; qui se regardent dans le miroir et sentent que leur valeur est amoindrie.* »

« *Ça n'a rien à voir avec le fait d'avoir une fille, d'être une épouse ou encore d'être une femme. C'est le fait d'être un être humain, poursuit-elle. C'est en restant dans quelque chose d'inconfortable que le changement devient possible.* »



« *C'est une bataille que nous pouvons gagner et sa concrétisation bénéficiera à toute l'humanité.* »

## Des hashtags qui ne font pas l'unanimité

Je lui montre la liste des nombreux organismes qui se sont unis pour dénoncer les agressions et le harcèlement sexuels. « Wow! est-ce que ce sont tous des hashtags? Je suis fascinée par la façon dont ces femmes se soutiennent! » Par contre, elle ne voit pas ce soutien de la même manière avec le #MeToo aux États-Unis. Elle le perçoit plutôt comme une division entre Blancs et Noirs.

Bien qu'elle ait été saluée par la communauté noire, elle indique que, puisque la plupart des femmes qui ont témoigné en lien avec #MeToo sont blanches, riches et belles, beaucoup de personnes de race noire évitent ce mot-clé ou ne s'en servent pas autant. Lorsque Burke a entendu parler du hashtag #BlackGirlsToo, cela l'a peinée. Les Noires n'estimaient pas que #MeToo leur appartenait aussi, malgré le fait qu'elle en était l'instigatrice.

« Je ne croyais pas que nous avions besoin de plus de hashtag, mais à la lumière de ce qui se passe en Suède\*, je commence à changer d'idée. Peut-être devrais-je appuyer #BlackGirlsToo? »

La crainte de Burke est que les groupes marginalisés soient laissés pour compte, incapables de suivre le mouvement. Que les plus privilégiés soit les plus entendus. « Les personnes qui ont les voix les plus puissantes doivent inviter les autres à se joindre à elles. Certaines comprennent ça, mais d'autres pensent qu'elles peuvent parler au nom des sans-voix. Nous avons toutes une voix. Certaines sont trop fortes pour permettre aux autres d'être entendues. »

Elle appréhende également que Me Too soit utilisé à des fins politiques et que les témoignages qui en découlent perdent de leur crédibilité. « Pour effectuer un changement durable, il faut prendre le temps qu'il faut », affirme-t-elle. Elle aimerait étendre l'éducation sexuelle dès la maternelle, alors que les enfants deviennent conscients du genre et comprennent la notion des limites. À chaque niveau d'âge, les enseignements prendront de l'expansion et seront basés sur les droits de la personne.

## Question de confiance

Vers la fin de la soirée, elle vérifie son cellulaire pour voir si sa fille Kaia a tenté de la joindre. La jeune femme qui vient d'avoir 20 ans sait par quelles épreuves est passée sa mère, et vit elle-même des difficultés. « Je suis contente que nous nous entendions bien et de pouvoir lui offrir le soutien que je n'ai jamais eu de ma propre mère », dit Tarana Burke. Ce n'est qu'à l'âge de 30 ans qu'elle lui a révélé les viols qu'elle avait subis. Avant, il n'y avait pas de place pour exprimer ça, relate-t-elle.

La dernière question que je pose à Tarana concerne le père de sa fille. « Nous nous sommes rencontrés à l'école secondaire. Il était la seule personne avec qui je m'imaginai fonder une famille, parce que je lui faisais confiance et que je savais qu'il me protégerait. » Mais ce n'était pas suffisant pour lui confier ce qu'elle avait vécu dans le passé. Qu'enfant, elle avait été violée à plusieurs reprises. « Longtemps, je me suis blâmée. Ce n'est pas envers les hommes que je n'avais pas confiance, c'était envers moi-même. Je pouvais facilement dire aux autres : 'Ce n'était pas de ta faute', mais je ne pouvais pas me le dire à moi-même. »

« Aimer, c'est dur pour moi. Je n'ai juste pas encore trouvé le bon », dit-elle en riant. ■

\* Une vague de dénonciations a déferlé sur la Suède, entraînant la création d'une liste de hashtag #MeToo avec des noms spécifiques à divers corps de métiers dont #Silenceaction pour les actrices, #backstage pour les femmes de théâtre, #selfdefense pour les policières, #deadline pour les journalistes, #killtheking pour les musiciennes rock, etc. Source : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1082406/suede-egalite-metoo-moiaussi-femmes-inconduites-sexuelles>

« Une question que les hommes me posent souvent : « Peux-tu me montrer comment je peux faire mieux? Je leur réponds : « Est-ce que je dois t'enseigner comment être humain? Quand un homme veut quelque chose d'un autre homme, il sait qu'il ne peut pas lui manquer de respect ou l'insulter. Mais lorsqu'il s'agit d'une femme, cette conscience-là disparaît complètement. »



PHOTO : PONTUS HÖÖK

Traduit du suédois vers l'anglais par Liv Vistisen Rörby  
et vers le français par Josée Panet-Raymond



**COMPTES À RENDRE**  
PAR IANIK MARCIL  
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT



# Créer pour exister

Qu'ont en commun cette grand-mère qui peint des paysages à l'aquarelle et ce jeune homme qui fait des graffitis sur les murs de la ville ? Les œuvres ni de l'une ni de l'autre ne seront probablement pas reconnues par les institutions artistiques officielles. Tous les deux créent néanmoins leurs œuvres à partir de rien d'autre que leur imagination et leurs outils. Qu'est-ce qui les motive à créer ? Chaque personne a bien sûr ses motivations individuelles. Il me semble y avoir quelque chose qui les unit, cependant : le désir d'exister, et de le dire à la face du monde. D'exister avec les autres, en quelque sorte.

La grand-mère offrira peut-être ses aquarelles à ses petits-enfants ou les accrochera fièrement sur les murs de son salon et les fera admirer à ses visiteurs. Le jeune homme désire peut-être lancer aux passants qui verront son graffiti un message politique, ou une expérience esthétique. Dans tous les cas, la personne qui crée une œuvre, peu importe qu'elle ait un statut d'artiste « officiel » ou non, le fait ultimement pour entrer en relation avec l'autre, même si ça n'est pas sa motivation première.

La création contribue à tisser le lien social. Il suffit de constater que même aujourd'hui, après un siècle de propositions artistiques irrévérencieuses et délibérément provocatrices, l'art et ses représentations suscitent encore souvent la polémique. Ces controverses qui génèrent des discussions enflammées tournent souvent autour de la légitimité de l'œuvre – on se questionne sur ce qu'est l'art, en affirmant, par exemple, que son enfant de cinq ans aurait pu faire la même chose. Un débat qui remonte aux impressionnistes dont le travail était perçu comme un sacrilège pour l'art avec un grand A.

### Selon la perception

À de nombreuses reprises cependant, ces polémiques font appel à des questions sociales et politiques qui dépassent largement le

domaine artistique. À titre d'exemple, un musée britannique, le Manchester Art Gallery, a retiré une toile accrochée dans l'une de ses galeries. Ce tableau, *Hylas et les Nymphes* a été peint en 1896 par le préraphaélite John William Waterhouse. Il s'agit là d'une œuvre magistrale, très belle. Le problème ? On y voit sept jeunes (très jeunes) femmes, seins nus, dans l'eau (les nymphes). À l'instar de la totalité des peintures présentées dans cette galerie, la femme est « objectivée », comme on le perçoit avec nos yeux d'aujourd'hui. C'est-à-dire que son corps ne constitue qu'un objet de désir et de convoitise, ici par la beauté de son visage angélique, de sa chevelure chatoyante et de ses seins dénudés. Le musée a décidé de faire un coup d'éclat en retirant la toile et en la remplaçant par un petit écriteau expliquant que pendant des siècles l'art occidental avait ramené le corps de la femme à un simple objet, au même titre qu'un fruit dans une nature morte.

### Censure ?

Cela a créé scandale et a provoqué d'innombrables articles dans la presse. On a bien sûr crié à la censure (alors qu'on n'a fait rien d'autre que de retirer temporairement une toile de la galerie, les autres demeurant exposées) et les intentions premières du musée semblent avoir été de lancer cette discussion publique sur la représentation du corps des femmes dans l'histoire de l'art occidental.

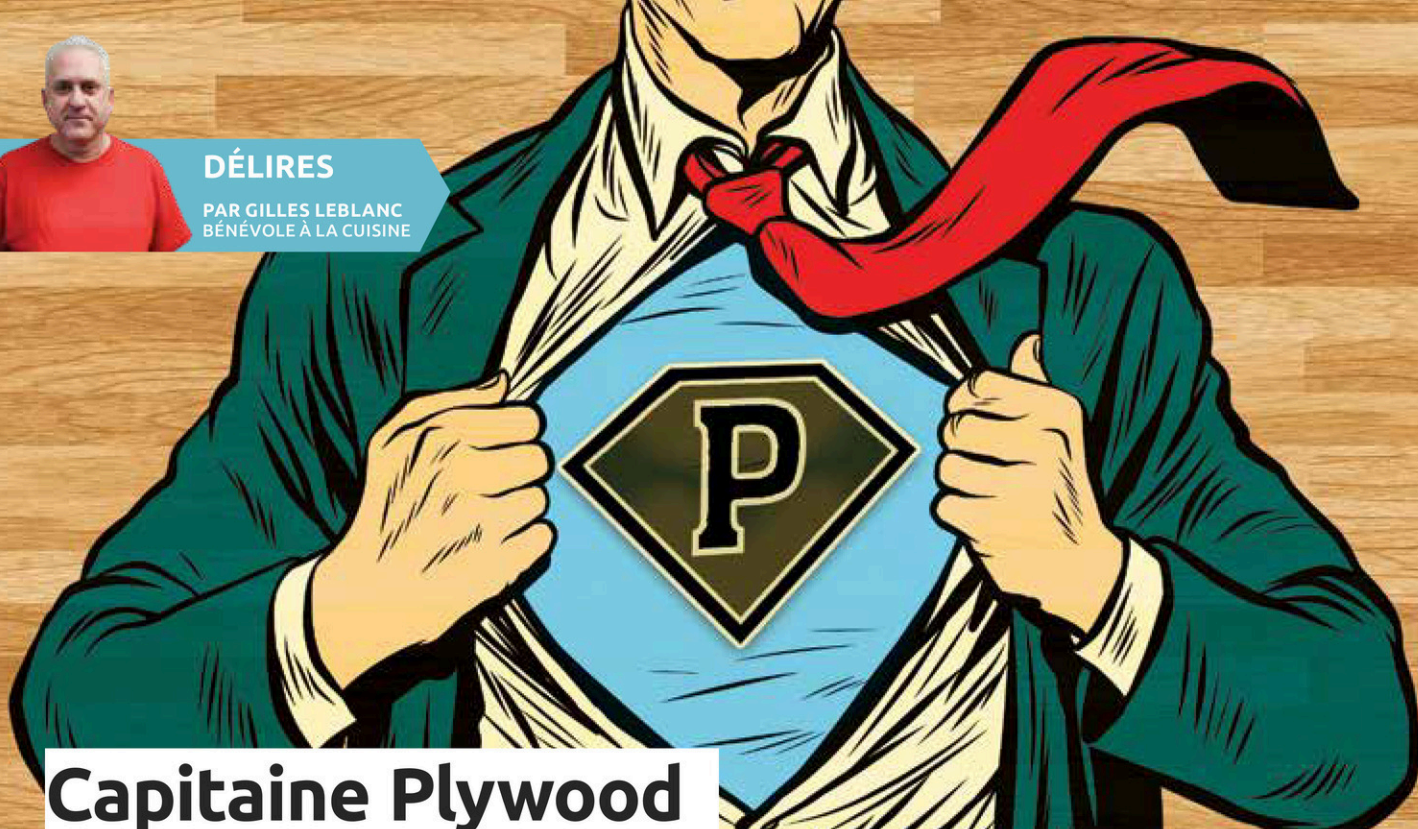
On est bien évidemment très loin des intentions de notre grand-mère aquarelliste ou de notre jeune homme graffiteur. Mais au final, le résultat est le même : utiliser la création comme moyen d'entrer en relation avec les autres. Mais aussi avec soi. Car en proposant aux autres ce que notre création permet, nous engageons nécessairement un dialogue social qui façonne notre propre identité. Si elle peut sembler anodine, elle n'est jamais innocente. Elle dit ce que nous sommes. ■





## DÉLIRES

PAR GILLES LEBLANC  
BÉNÉVOLE À LA CUISINE



# Capitaine Plywood

**NDLR :** Santé Canada conseille fortement de toucher du bois avant d'entreprendre la lecture de cette chronique.

Tout le monde a besoin d'un héros, d'une figure emblématique. Notre ville en possède une même si elle ignore son existence. Il est un personnage qui fréquenta le cours de menuiserie à l'École des métiers de la construction. Endroit où il reçut son surnom de super-héros, soit le Capitaine Plywood. Cette expérience l'enrichit car il y découvrit son premier pouvoir, soit celui d'être ambidextre des deux mains.

Il disait à qui voulait l'entendre, que la terre était plate. Son seul argument pour appuyer sa théorie était que les plantes sous ses pieds étaient parfaitement horizontales. Son entourage disait de lui qu'il était dur de *compreure*, et qu'il avait toujours un wagon de retard : « Tu parles d'un con, il n'a qu'à descendre du train ».



En voulant s'instruire pour s'enrichir, il s'inscrivit aux H.É.I., communément appelées « *Les Hautes Études inutiles* ». Il y devint rapidement populaire, car sa bonne humeur était contagieuse, tout comme sa chlamydia !

Cardiaque, il était un client assidu de la restauration rapide éthiopienne. Tous les jours, elle offrait le même buffet, le spécial « *crève la faim* ». Les clients pouvaient rapporter les os restants à leur hutte s'ils le désiraient. Il se plaignait également souvent d'avoir les jambes mortes. C'est ce qui explique ses nombreux séjours à la morgue. *Gambler* à ses heures, il jouait au loto « *Urgel Bougie* ». Comme les chiffres du billet de loterie se décomposaient avant le tirage, il ne gagnait jamais.

Les téléphones intelligents étaient à la mode. Notre ami était différent puisqu'il possédait une voiture intelligente. La preuve est, qu'étant dotée de quatre roues, elle fut jadis atteinte d'une infection aiguë appelée « pneu-monie ». Il dut s'acheter un GPS. Il en trouva un à prix modique dans une vente de garage. Le seul petit problème était qu'il bégayait en prononçant les voyelles. Craignant la violence

physique, il enleva le klaxon de sa voiture. C'était sa façon d'éviter les altercations avec les enrégés du volant.



Maintenant, parlons de ses souvenirs. Il fut le troisième enfant à voir le jour dans une famille exclusivement constituée d'enfants uniques. Solitaire malgré lui, il s'inventa un ami imaginaire, en noir et blanc. À quoi vous attendiez-vous ? La couleur est beaucoup trop chère pour une bande de « b.s ».

Illettrée, sa mère servait quotidiennement de la soupe à l'analphabète. Une simple canne de crème de tomates, n'incluant aucune lettre de l'alphabet. Dans les bonnes journées, ils mangeaient des bâtonnets de poissons bon marché, aussi appelés « *fish'n'cheap* ».

De son côté, son virtuose de paternel voulait lui enseigner la science du pouce vert. Mais notre fils à papa, avec ses doigts sales, n'y comprit rien. Par surcroît, il était atteint de daltonisme. Cela n'avait aucune importance puisqu'à cet âge il rêvait de devenir un « homme à rien faire ».



La génitrice du rondouillet l'inscrivit à une activité sportive. Aussitôt la première épreuve débutée, ses deux jambes s'en allèrent dans la mauvaise direction.

Devant cette anomalie, le coach amena le jeune à consulter un docteur en médecine sportive. Ce professionnel de la santé trouva rapidement la source du problème. Sa paire d'espadrilles était composée de deux pieds gauches. Ce qui expliquait l'aubaine du prix des souliers.

Ensuite, l'adolescence fit son apparition. Lui et ses amis formèrent un groupe de musique romantique, connu aujourd'hui sous le nom de « *Les Monotones* ». Ils ne se droguaient pas avant leurs concerts, mais préféraient déguster un bon « *pot-au-feu* » !



En voulant élargir ses horizons musicaux et sa conscience, il assista à un paquet de conférences. Sa favorite demeurera toujours celle présidée par un mime. Pour rester dans la même veine, il assistait à des spectacles de chorales, formées exclusivement de muets. Il y apprit à lire sur les lèvres, se servant de ces occasions pour étudier d'autres langues que la sienne.

Il opta ensuite pour une carrière solo. Sa première performance fut un concert de flûte à bec offert aux résidents d'une maison de retraite pour personnes malentendantes. Il traduisait lui-même sa musique au fur et à mesure, à l'aide du langage des signes. Les voisins de l'hospice ont tout de même logé des plaintes pour tapage nocturne.



À cette époque musicale, il lui était nécessaire de se pointer à la banque alimentaire, histoire de garder la forme. Il n'avait pas le sens de l'observation, pas plus que celui de la conversation. Cependant il maîtrisait parfaitement celui de la conservation, soit l'art de faire des conserves.

Il se servait rarement de ses superpouvoirs, mais il en avait quelques-uns. Premièrement, il avait des « lunettes biologiques à rayons X ». Elles pouvaient transformer quelqu'un, à la vitesse d'un clin d'œil, en bac à compost. En second lieu le « 2 x 4 » dans le front redressait invariablement le comportement des méchants en leur donnant une structure.

Ensuite, la « claque atomique » fermait net la gueule des méchants messieurs qui disaient des gros mots. En troisième lieu, le « gun à clous » de six pouces restait sans contredit son arme préférée. Une fois le clou enfoncé, personne n'y échappait. N'oublions pas le fameux « coup de bottes au cul », avec ou sans caps d'acier, histoire de rester dans la thématique du centre de rénovation.



En ce qui a trait à sa personnalité, c'est assez compliqué. Paresseux, il avait le profil d'un assassin, car il tuait le temps. Il rêvait de gens souffrant de calvitie, les entendant crier « chauve qui peut ». Il était du genre à croire que vivre au présent signifie ne rien voir venir. D'aussi loin qu'il se souvienne, il avait la mémoire courte. Toutefois, comme il le disait souvent, il ne craignait pas de se faire couper l'herbe sous le pied, car la pelouse, ça repousse.

Poursuivons avec son apparence. Ses cheveux avaient la même longueur que ses souvenirs (courts). Côté dentition, ses dents étaient tellement malpropres qu'il devait utiliser du carbone 14 pour les nettoyer convenablement. À l'âge adulte, il voulut donner l'impression d'être cultivé en se vantant de bien connaître la mythologie grecque. Le personnage de Narcisse était son préféré car il était amoureux de sa propre beauté. C'est par respect pour ce personnage qu'il déjeunait toujours avec des œufs au miroir. Cela lui permettait de contempler son propre reflet.



Comme tout bon surhomme, on le connaissait aussi pour ses exploits. Sa flexibilité était légendaire. Peu d'individus, tout comme lui, avaient réussi à s'échapper d'une camisole de farce. Savez-vous que ce mois-ci, il a mis la main au collet du dangereux Docteur Zippo, pyromane notoire qui voulait faire flamber l'hôtel de glace de la Ville de Québec.

En dépit de ses pouvoirs infaillibles, il était tout de même tombé sous le charme de la croyance Nouvel Âge de la réincarnation. Il disait à qui voulait bien l'entendre qu'il avait appris sur le tas dans une de ses vies antérieures. Rien de surprenant puisqu'il était une mouche. Notre héros aurait-il un brin tendance à être innocent ?

Malgré ses pouvoirs et ses capacités, il n'avait qu'une seule volonté. Soit celle de finir sa vie incinéré. Respectant ainsi un rite de sa religion catholique, spécialement celui du mercredi des Cendres. ■

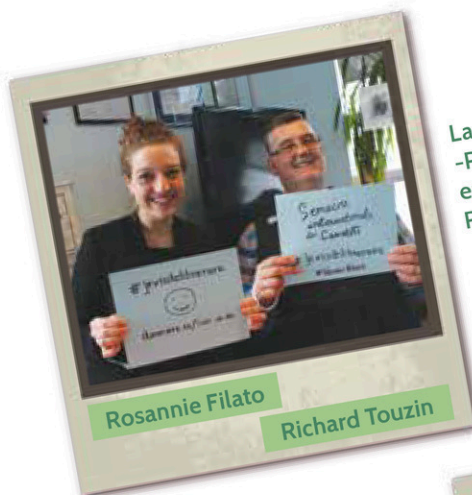


# RETOUR SUR NOTRE JOURNÉE PORTES OUVERTES



Luc Desjardins

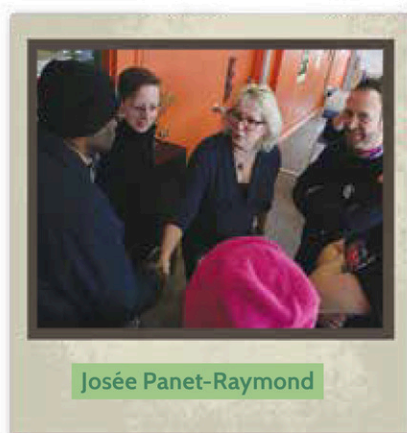
Le directeur général de L'itinéraire, Luc Desjardins, accueille Rosannie Filato, membre du comité exécutif de la Ville de Montréal, et son adjoint (au centre) Sébastien Payeur.



Rosannie Filato

Richard Touzin

La conseillère de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension, Rosannie Filato, en compagnie du camelot Richard Touzin.



Josée Panet-Raymond

La rédactrice en chef, Josée Panet-Raymond, accueille les lecteurs du magazine dans la salle de rédaction.



Jo Redwitch

Jo Redwitch, mentor à L'itinéraire, explique la production du magazine à deux visiteuses.



Alexandre Duguay

Le gestionnaire de communauté, Alexandre Duguay (assis), accompagné des camelots-rédacteurs Mostapha Lotfi et Jo Redwitch, explique son travail au vidéaste de l'agence Upperkut, Alexandre Richard.



Karine Bénézet

La responsable de la formation des participants à la rédaction, Karine Bénézet, parcourt le magazine avec Emma Tilquin, chargée de projet chez Exeko (à droite).

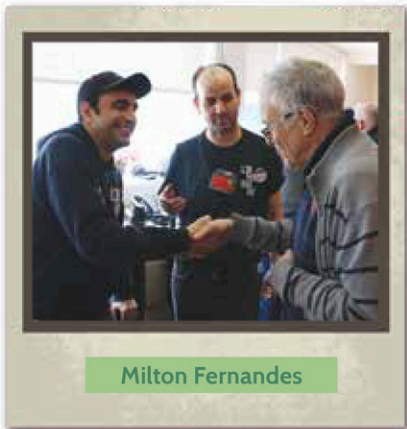
## PHOTOGRAPHIE

PAR MARIO ALBERTO REYES ZAMORA  
PHOTOGRAPHE



Charles-Éric Lavery

Le chef du développement social de L'itinéraire, Charles-Éric Lavery, accueille une visiteuse à l'entrée de nos locaux.



Milton Fernandes

Le camelot Mostapha Lotfi présente un visiteur au responsable de la création visuelle, Milton Fernandes (à gauche).



Charles-Éric Lavery

Le chef du développement social, Charles-Éric Lavery, converse avec Julie Lamontagne (à gauche), agente aux relations communautaires de Moisson Montréal, et Julie-Anne Simon, attachée politique de la députée provinciale de Marie-Victorin.



Éric Trottier

L'éditeur adjoint de La Presse, Éric Trottier, en compagnie de la mentor Jo Redwitch et de la rédactrice en chef Josée Panet-Raymond (dans l'ordre habituel).



Luc Desjardins

Le directeur général de L'itinéraire, Luc Desjardins (à gauche), discute avec Samuel Watts, directeur général de Mission Bon accueil, et Isabelle Létourneau, conseillère en communication de l'organisme.



Les visiteurs

Toute la journée, les visiteurs ont pu discuter avec les employés de L'itinéraire.



Said Farkouh

Le camelot-rédacteur Said Farkouh fait le tour du propriétaire à quelques lecteurs de L'itinéraire.

## INFO CAMELOTS

PAR YVON MASSICOTTE  
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

# Journée portes ouvertes

Yvon Massicotte (à gauche) est heureux de recevoir l'un de ses clients, Jean-Charles Décarie, âgé de 87 ans.

Pour la première fois de son histoire, L'itinéraire a souligné la Semaine internationale des camelots par une journée *portes ouvertes*. C'était le 6 février dernier.

Nous, les mentors, Jo Redwitch et Yvon Massicotte, assistés de futurs mentors appelé les « mentorés » Annie, Jean-Claude, Saïd, Isabelle et Mostapha, avons comme tâche d'accueillir les visiteurs et de leur faire connaître les lieux et l'utilisation de chaque étage de l'immeuble.

Le premier étage, où j'avais la charge des visiteurs, est principalement réservé à la distribution et à l'endroit où l'inscription des nouveaux camelots se fait par l'intermédiaire d'un intervenant. L'achat des journaux par les camelots se fait aussi à cet étage. Nos participants peuvent également profiter de la cafétéria. Certains peuvent bénéficier d'une carte-repas qui leur permet de manger gratuitement.

Au sous-sol, les denrées de Moisson Montréal sont classées et distribuées une fois par semaine, ce qui aide énormément nos camelots, surtout ceux qui débutent avec nous et qui n'ont pas encore développé leur clientèle.

Les sacs d'épicerie ont une valeur approximative de 20 \$ à 40 \$, selon les dons reçus par Moisson Montréal, ce qui permet à nos camelots de persévérer le temps que leur bassin de clients augmente et de pouvoir, avec le temps, devenir plus autonomes. C'est ce qu'on appelle l'*empowerment*, c'est à dire que nous leur fournissons les outils nécessaires pour qu'ils arrivent à se prendre en charge eux-mêmes.

Nos employés du premier étage sont Pierre, responsable du Café, Mélodie, responsable de la distribution, Gabrielle, intervenante, Charles-Éric, chef du développement social, et d'un participant responsable de l'accueil, Christian.

Au deuxième étage se trouve le centre névralgique de l'écriture. Jo Redwitch pilote la visite. Elle est assistée de Mostapha, Saïd, et Annie. Le personnel de la rédaction est composée de l'infographiste Milton, Karine, la responsable de la formation des participants, Laurent, responsable de l'accompagnement de participants, Manuel, journaliste, Mario, photographe, Geneviève, journaliste à la version numérique, Alexandre, gestionnaire de communauté, Shannon, stagiaire en journalisme, Josée, rédactrice en chef, ainsi qu'une dizaine de bénévoles. À oui ! J'oubliais, Jeff, un de nos intervenants logé dans un bureau du deuxième, faute de place en bas. ■

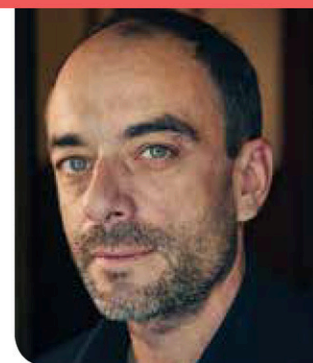
## CARREFOUR

### Lancement de *L'élan vers l'autre*

Vous le lisez dans les pages de chacune de nos éditions depuis 1994. Ianik Marcil vulgarise et rend intéressante l'économie, un sujet souvent peu accrocheur pour le lecteur moyen. Dans chacune de ses chroniques, notre collaborateur à la fibre sociale développée, réussit à humaniser les phénomènes économiques tout en nous faisant réfléchir.

En effet, il s'indigne des injustices sociales, des divisions ethniques, des décisions de nos gouvernements et du pouvoir démesuré que s'accaparent une poignée de privilégiés.

Le 7 mars, Ianik Marcil lancera, au Quai des brumes, *L'élan vers l'autre*, un recueil de chroniques choisies qu'il a publiées dans *L'itinéraire* au cours des quatre dernières années. Le livre se veut une invitation à la réflexion autant qu'à l'action citoyenne. Un appel à la solidarité et au vivre-ensemble pour nourrir l'espoir. ■



**Chroniques**  
*L'élan vers l'autre*  
chroniques parues dans L'itinéraire :  
2014-2017

Ianik Marcil  
Éditions Somme toute - 2018 - 24,95 \$

**MOT DU RAPSIM**PAR PIERRE GAUDREAU  
DIRECTEUR DU RAPSIM**Stratégie fédérale en itinérance****Plus de 100 millions \$ en jeu !**

Des logements sociaux pour jeunes en difficulté en construction dans Hochelaga, une des actions essentielles soutenues par le fédéral.

C'est un investissement de près de 2 milliards \$ pour la décennie 2019-2028 que le gouvernement fédéral a annoncé pour sa Stratégie de partenariats de lutte à l'itinérance (SPLI). Pour le gouvernement, cet investissement doit permettre de réduire de moitié l'itinérance chronique.

Par cette augmentation des fonds de la SPLI, c'est une somme de plus de 10 millions \$ par an, soit 100 millions en 10 ans, que Montréal devrait recevoir. Or, au-delà des montants affectés, le choix de l'approche qui sera fait par Ottawa sera déterminant pour la lutte à l'itinérance à Montréal. Il est donc essentiel de se poser la question suivante : à quoi serviront ces fonds ?

**Des gains importants, des actions majeures**

À Montréal depuis plus de 15 ans, le gouvernement fédéral a soutenu avec son programme de lutte à l'itinérance une diversité d'actions qui ont permis de combattre et de prévenir le phénomène. Des ressources d'hébergement ont été construites, tant pour des hommes que pour des femmes, au centre-ville mais aussi dans d'autres quartiers. Des centres de jours, des ressources en toxicomanie, santé mentale ou réinsertion ont pu améliorer leurs installations afin de pouvoir mieux accueillir et répondre aux besoins des personnes. La SPLI a aussi contribué à la construction de 1200 logements sociaux avec soutien communautaire, offrant ainsi un toit et un milieu de vie à des personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être.

Or, ces choix dans l'affectation des fonds fédéraux ont été faits en laissant la communauté identifier les besoins et priorités en fonction des réalités locales, et ce, à partir d'une collaboration entre la ville, le réseau de la santé et le milieu communautaire à Montréal.

**Un virage**

En 2014, le gouvernement fédéral avait imposé que 65 % du budget de la SPLI soit consacré à des interventions de type *Housing First*.

Cette approche ciblant la population en situation d'itinérance chronique consiste à leur fournir un logement sur le marché locatif privé, ainsi qu'un suivi individuel afin de favoriser leur stabilité résidentielle. Celle-ci répond à certains besoins. Mais elle ne constitue pas la seule réponse possible à l'itinérance et ne permet pas de la prévenir. Elles offrent bien souvent une solution temporaire puisque l'entente avec les propriétaires et le suivi de la personne ne sont pas assurés à long terme. Par ailleurs, cette approche ne contribue pas au développement d'un parc de logements sociaux dont la qualité et l'abordabilité sont assurés dans le temps pour les personnes qui y vivent.

Autre conséquence majeure de cette orientation ciblée sur une approche, des dizaines d'organismes auparavant soutenus par la SPLI pour leurs interventions en travail de rue et de milieu ont perdu ce soutien financier. Quant au budget affecté au développement de logements sociaux et aux installations des organismes, il fut réduit à peau de chagrin avec des conséquences directes pour les personnes rejointes par ces ressources.

**Un pas dans la bonne direction**

Avec ses deux premiers budgets, le gouvernement Trudeau avait déjà annoncé de nouveaux fonds pour la lutte à l'itinérance pour la période 2016 à 2019. Il avait de surcroît rétabli une approche globale dans la lutte à l'itinérance permettant de financer une diversité d'interventions au-delà des projets *Housing First* et laissé l'exercice de planification communautaire locale faire son travail pour définir les priorités dans l'affectation des fonds. Le soutien à l'action menée par une cinquantaine d'organismes pour leur travail d'intervention (travail de rue, centres de jour, etc.) a pu être rétabli, de même que le soutien au développement de logement sociaux.

Pour les fonds majeurs annoncés dans le cadre de la prochaine décennie, le gouvernement fédéral doit garder ce cap et continuer de soutenir différentes actions pour prévenir et réduire l'itinérance. Pour cela, il doit continuer de travailler avec flexibilité et laisser l'affectation de ces fonds être déterminée localement. ■

**RAPSIM**Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal  
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

# QUE PENSEZ-VOUS DU FÉMINISME

Les racines du féminisme sont ancrées au Canada depuis le 19<sup>e</sup> siècle, époque de la révolution industrielle, symbole de la première vague féministe occidentale. Au Québec, il faudra attendre la fondation du *Montreal Local Council of Woman* en 1893 et celle de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste en 1907 pour que les premières voix québécoises se fassent entendre. Aujourd'hui, de nombreuses initiatives réservées aux femmes voient le jour ; des espaces publics aux horaires aménagés, une île islandaise de vacances pour femmes seulement... Le féminisme évolue et nous sommes bien loin de la toute première lutte : le droit de vote.



## L'égalité

Il faut que je fasse attention à ce que je vais dire, sinon les femmes ne m'aimeraient plus ! (rire) Je ne suis ni pour ni contre le féminisme. Pour moi, une femme est une femme. Elles sont comme les hommes, avant tout des êtres humains. Je ne fais pas de distinction. Le féminisme a amené des bonnes choses : la liberté de la femme, le fait qu'elle puisse sortir enfin de son foyer... Mais ça a aussi amené des extrêmes. Je ne suis pas pour les extrêmes. Pour moi, autant un homme qu'une femme peut profiter des mêmes choses. Puis, l'homme a besoin de la femme et la femme de l'homme. Les deux se complètent.

**GAÉTAN PRINCE**

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE / PROMENADE MASSON

## Une discrimination persistante

Je me demande quelle est la différence entre un homme et une femme. Ce sont tous les deux des humains. Moi, je suis une femme et du point de vue des droits et de l'égalité, le féminisme est important, parce qu'il y a encore beaucoup de discrimination dans notre société. J'ai travaillé à bien des places et j'ai souvent remarqué que le salaire des femmes était plus bas que celui des hommes. On disait à l'époque que c'était les hommes qui faisaient vivre les femmes, oh non! Je suis une personne prudente. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai rarement eu quelqu'un dans ma vie, mais j'ai très bien su m'assumer seule.

**MANON FORTIER**

CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND/  
VILLAGE CHAMPLAIN

## C'est génial le féminisme !

J'ai un pourcentage de moi-même qui appartient à différentes gangs. Si tu es punk, je suis en partie punk, si tu es féministe, je le suis aussi en partie. Aujourd'hui, c'est le fun d'avoir des femmes qui sont à l'égal des hommes. Je vois des femmes très fines qui portent seules des poids vraiment pesants. Pour moi, l'égalité est importante. D'ailleurs lorsque je suis en relation, c'est 50/50 ; elle a son opinion et moi la mienne. Puis ce n'est pas juste l'égalité entre les sexes, c'est l'égalité dans tout, en couple, au travail, en politique. Lorsque je regarde la situation globale, en 2018, je me dis que les femmes s'expriment, se respectent et ont gagné cette égalité.

**ALAIN PERRIER**

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

## Vieille école

J'ai été élevé avec l'idée que les femmes doivent occuper des postes faits pour elles. Mon père me disait que celles qui voulaient faire des travaux d'homme leur enlevaient leur job. Pour moi, que les femmes travaillent est bien correct, même si parfois elles occupent des jobs d'hommes et que je trouve ça étrange. Mais dans le couple, en politique, en société en général, je trouve normal qu'elles aient le droit de s'exprimer comme tout le monde et qu'elles aient les mêmes droits que les hommes.

**DENIS KLÉON**

CAMELOT RUES JEAN-TALON / CHRISTOPHE-COLOMB

## Une nécessité

C'est tellement nécessaire!  
Aujourd'hui, les salaires des femmes sont moins importants que ceux des hommes pour un travail égal, surtout dans le secteur privé. Avant, le féminisme représentait pour moi un groupe de femmes qui ne voulaient rien savoir des hommes. Puis, après avoir fait une entrevue avec le Centre des femmes, mon regard a changé. Le féminisme touche à des sujets larges, comme la violence. Aujourd'hui, avec la vague de #MoiAussi, je me demande comment je dois aborder une femme correctement. Ce n'est pas clair ! Je pense aussi que sans les hommes, il n'y a pas de féminisme. Car il en faut pour répondre et soutenir les revendications des femmes.

**BENOIT CHARTIER**  
CAMELOT IGA PLACE BERCY

## Jugée dans tous les cas !

Pour moi le féminisme est avant tout l'égalité entre hommes et femmes. Certains pensent que cette question est réglée, mais moi, je ne trouve pas. Quand on regarde les métiers traditionnellement féminins et traditionnellement masculins, on voit qu'il y a de grands écarts de revenu entre les deux. Je trouve que certains hommes sont encore trop anti-féministes, certaines femmes aussi. Ça me choque encore plus. Sur les réseaux sociaux, lorsqu'un article paraît sur les garderies par exemple, on se rend compte que quelle que soit la décision de la femme : envoyer ses enfants en garderie ou rester à la maison pour les élever, elle se fait juger.

**ISABELLE RAYMOND**  
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

## Une question délicate

À mon sens, il y a deux sortes de féminisme : celui qui revendique et l'autre, plus agressif, qui est contre les hommes. Mais dans tous les cas, les femmes doivent prendre leur place, ça me semble naturel. Sur le plan social, le féminisme a été essentiel. Cependant, en ce qui concerne la parité entre les femmes et les hommes, je pense qu'il faut avant tout miser sur les compétences plutôt que sur le genre. Par contre, du point de vue des conditions de travail, c'est à travail égal salaire égal. Je pense qu'à chaque époque, des femmes se sont affirmées naturellement et d'autres, avec difficultés. Mais si on parle de couples, j'ai toujours vu les femmes prendre les décisions et assumer les responsabilités.

**CLAUDE LYRETTE**  
MÉTRO SHERBROOKE

## Le partage

Je trouve qu'il est normal que les femmes aient les mêmes opportunités que les hommes. Ma mère était une femme au foyer. Mon père, lui, a commencé à travailler à neuf ans. C'était la job de la femme d'être au foyer. Petit, ça me paraissait normal. Maintenant, elles veulent être autonomes et indépendantes. Ça me paraît normal aussi. Surtout qu'il existe les congés de maternité, les garderies, alors qu'anciennement, il n'y avait pas d'autre choix que de les garder à la maison. À c't'heure, l'homme et la femme se partagent les tâches, les courses, le ménage, le repas. La femme n'est plus soumise et ça a de l'allure!

**RICHARD T.**  
CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS





## HISTOIRE

PAR ROGER PERREAULT  
CAMELOT MÉTRO JARRY



PHOTO : FRANÇOIS LAIBERTÉ - COLLECTION ASSEMBLÉE NATIONALE

### Idola Saint-Jean, l'insoumise

## L'autre Idola

Suffragettes de gauche à droite : Idola Saint-Jean, Joseph Mercure (Cécile Plante) et E.T Sampson, en route vers le parlement pour rencontrer le 1<sup>er</sup> ministre Taschereau, 1927.

Deux noms reviennent continuellement lorsqu'on traite de la lutte des femmes pour l'obtention du droit de vote au Québec : Marie Gérin-Lajoie et Thérèse Casgrain. Pourtant, il est une troisième femme dont l'apport fut significatif, mais dont on parle beaucoup moins : Idola St-Jean. C'est en novembre 2015, à l'occasion d'une conférence sur Irma Levasseur, première femme médecin canadienne-française, que Marie Lavigne propose à Michèle Stanton-Jean autour d'un dîner de rédiger une biographie sur Idola Saint-Jean afin de pallier une carence importante de l'histoire connue du féminisme. La réponse de l'historienne fût simple : « *Si tu le fais, je le fais.* » Voici le point de départ de deux années intensives de travail, concrétisées à travers l'œuvre intitulée *Idola Saint-Jean, l'insoumise*.

La lecture de la biographie d'Idola Saint-Jean, pionnière du féminisme, laisse peu de place à sa vie personnelle. Le livre présente avant tout les luttes menées par cette femme à la fois comédienne, gardienne de la langue française, journaliste, militante. C'est pourquoi nous avons rencontré l'une des deux co-auteurs, Michèle Stanton-Jean, pour connaître l'autre Idola.

À la différence des femmes qui ont marqué l'histoire du Québec durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Idola Saint-Jean n'est ni religieuse ni mariée. Elle héritera des qualités de son père, avocat réputé excellent plaideur, qui lui serviront toute sa carrière. Elle accumulera les emplois les plus divers : conférencière, auteure, journaliste, dirigeante d'association. Elle s'affirme comme une femme de tête que rien ne fera dévier des voies qu'elle s'est tracées. Idola St-Jean marquera tellement son époque qu'en 1945, lors de ses obsèques, ce sont neuf femmes, des collaboratrices de tous les instants, qui porteront son cercueil. Une pratique pour le moins inusitée.

Elle accumulera également les appuis dont celui de Robert Rumilly, historien, qui la qualifiera de « *chef[fe] et d'âme des mouvements féministes* ». Selon les auteures, il s'agit d'une femme insoumise ; elle se rebelle contre les préjugés, tenace dans ses convictions, elle construit une carrière professionnelle qui la mènera hors des sentiers battus.

### La naissance du féminisme chez Idola

Au décès de son père, en 1900, la situation financière d'Idola Saint-Jean devient modeste. À cette époque, elle rêvait d'être comédienne, jouait dans des pièces de théâtre qui recevaient d'ailleurs de très bonnes critiques et avait le souhait d'enseigner la diction. « *À l'époque, la nation canadienne-française était plongée dans une mer anglophone, donc l'élocution de la langue était très importante* », nous explique Michèle Stanton-Jean.



Elle accepte alors des contrats dans plusieurs domaines, dont un en enseignement de la diction à McGill. En parallèle, Idola fonde l'Association artistique des dames canadiennes affiliée à la Fédération nationale de la Saint-Jean-Baptiste, la première association féministe québécoise francophone, créée par Marie Lacoste Gérin-Lajoie et Caroline Dessaulles-Béique.

« C'était fantastique de lancer cette association de femmes francophones parce qu'à cette période, les suffragettes anglophones avaient peur du féminisme francophone. » précise l'auteure. Vers la centième page de la biographie, il est expliqué qu'« en joignant cette fédération, Idola fait la connaissance de femmes de tous les horizons et milieux. [...] Elle y découvre plusieurs aspects du statut juridique des femmes, leurs conditions de travail et leur situation économique et sociale. La fédération sert de carrefour où se discute les grandes questions sociales de l'heure et Idola y rencontre des philanthropes, des féministes et des suffragistes. Au contact de Marie-Gérin Lajoie, elle apprend l'action sociale et féministe. » Une tranche de vie décisive de l'œuvre d'Idola.

### Le choix de la liberté

Idola n'accepte pas que les hommes prennent toutes les décisions sans que les femmes n'aient leur mot à dire. Elle deviendra alors une fervente défenderesse de leurs droits et se battra pour qu'elles obtiennent à travail égal, un salaire égal.

« Idola croyait que les femmes mariées étaient des esclaves, précise notre historienne, mais elle a toujours fait preuve de solidarité envers elles ».

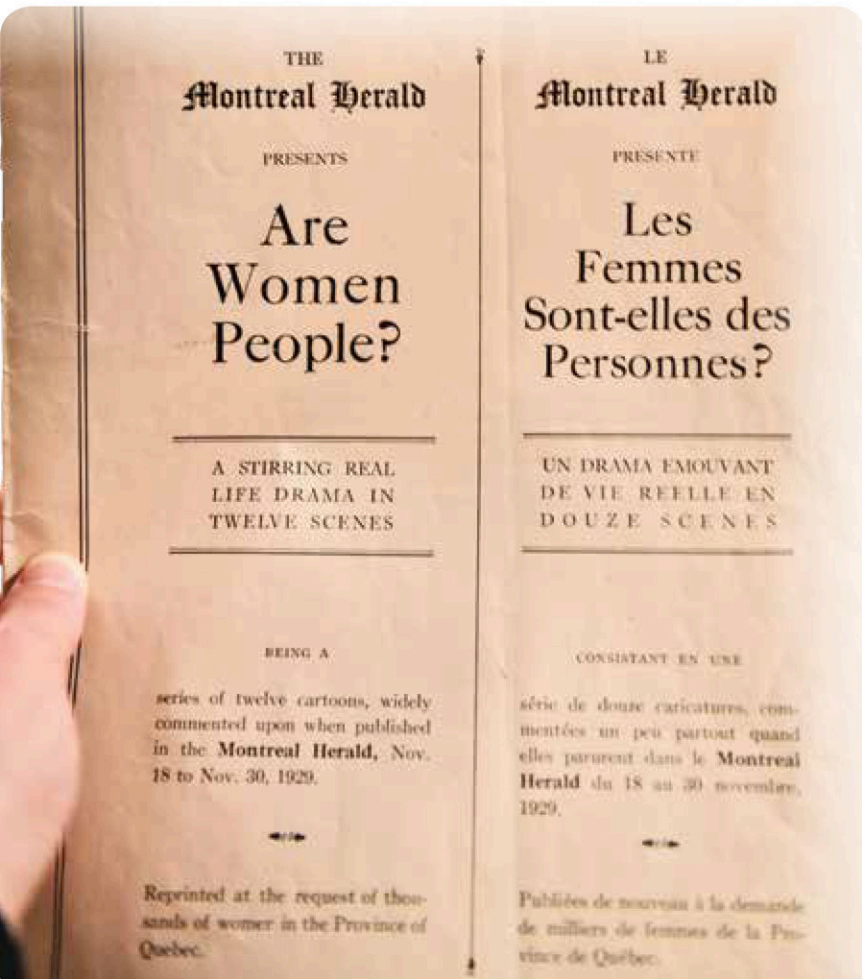
Elle semble réaliser que la vie conjugale et ses activités professionnelles sont incompatibles. Au fil des pages, on découvre qu'« arrivée à l'âge de 44 ans, elle fait le choix de demeurer célibataire et libre de tout attachement à long terme. »

Idola était fille unique et restera célibataire, bien qu'elle ait eu l'occasion d'une vie conventionnelle. D'ailleurs, l'une de ses correspondances avec Armand Pêche, un Français de passage à Vancouver, en est révélatrice : « nous avons une correspondance spirituelle incroyable, nous pourrions unir nos vies » ; une union de pensée, comme le dit l'auteure. « Il y a eu une demande en mariage. Nous n'avons pas de preuves, mais on se doute qu'elle a dû dire non. Une autre lettre dit "je suis déçu de votre réponse. Je vous approuve et vous admire car vous m'avez causé avec toute franchise. Je ne sais où nous nous reverrons, mais je suis certain que notre amitié demeurera inébranlable." »

Dans un ultime poème, l'amant déchu expose sa perception d'Idola : « rien ne peut me rendre esclave, aucun pouvoir ne peut contraindre mon âme ni mon corps ».



PHOTOS : KARINE BÉNÉZET



## Détracteurs

Armand Pêche soutient donc les positions politiques et sociales d'Idola, qui prévaudront sur sa vie sentimentale. La clarté et la netteté des propos de cette femme engagée lui auront aussi attiré l'appui d'hommes membres du clergé, de journalistes, de politiciens, mais également le cynisme de certains détracteurs. Pour preuve, la réaction loufoque d'un Olivar Asselin :



« La vérité pure, simple chaste et nue, c'est que nous ne voulons pas que la fantaisie de quelques dames toquées, aigries et désœuvrées fasse en moins de dix années du Québec - le seul État d'Amérique ayant gardé un certain équilibre dans ses lois comme dans ses mœurs - un Ontario, un Connecticut ou, pour tomber tout de suite au dernier rang des sociétés dites civilisées, un Oklahma, une Georgie, un Wyoming.[...] Les États-Unis doivent à leur mauvaise cuisine et au vote des femmes d'être aujourd'hui un pays hystérique... Par la faute des femmes qui préfèrent être viragos que ménagères, 100 millions d'individus marchent à l'abrutissement par la constipation et la jaunisse, et l'idée fixe du mari, au bout de quelques années, est presque toujours de fuir le foyer conjugal. »

Tout au long des années 30, Idola Saint-Jean déploie une activité constante pour diverses causes sociales, mais aucune n'a autant d'importance à ses yeux que l'obtention du droit de vote pour les femmes. Il s'agit de la cause de sa vie qui verra son aboutissement au Québec en 1940, non sans que certains députés n'aient demandé aux femmes :

« Êtes-vous bien certaines de préférer le droit de vote à une machine à laver ? »  
tandis qu'un autre ajoutait  
« Mesdames, nous vous aimons tellement la nuit, pourquoi voulez-vous venir nous déranger en Chambre ? »

Dans la postface du livre, il est écrit qu'« à sa mort, dans un texte signé simplement par ceux et celles qui l'ont aimée, on peut lire : Elle a fait plus de bien que le public n'en saura jamais. L'œuvre d'Idola Saint-Jean sera mieux appréciée avec le recul des années. »

À voir les luttes menées aujourd'hui, on constate à quel point cette phrase était vraie et demeure actuelle. « Je pense qu'elle continuerait ses combats pour la liberté d'expression pour la justice, pour l'équité. Elle continuerait à défendre le salaire égal, les syndicats. Et si, à son époque, on ne parlait pas des agressions sexuelles, elle soutiendrait peut-être le mouvement #EtMaintenant qui dit que les hommes doivent travailler avec les femmes, explique Michèle Stanton-Jean, comme l'exprimait déjà Idola à son époque ». ■

## BIOGRAPHIES



PHOTO : MICHÈLE STANTON

### Michèle Stanton-Jean

est diplômée en histoire. Elle a occupé plusieurs fonctions aux gouvernements provincial et fédéral, dont celles de sous-ministre adjointe au ministère de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu du Québec et de sous-ministre de la Santé du Canada.



PHOTO : MARIE LAVIGNE

### Marie Lavigne

Historienne de formation, Marie Lavigne a été, entre autres, présidente-directrice générale de trois organismes gouvernementaux : le Conseil du statut de la femme, le Conseil des arts et des lettres du Québec et la Société de la Place des arts de Montréal.



Céline Marchand, Ève Landry  
et Gabriel Nadeau-Dubois

## Les librairies à domicile

# La culture du livre

AVEC LA COLLABORATION DE CÉLINE MARCHAND - CAMELOT PROMENADE MASSON

Pour Stéphane Rivard, chargé de la promotion et des partenariats de l'Association des libraires du Québec (ALQ), « *le libraire est un acteur qui peut agir à l'extérieur de ces murs* ». Qualifiés de « maillons » entre la culture et les habitants de son quartier, ils sont des médiateurs qui participent à une lutte importante, celle de l'accessibilité à la culture, avec un grand C, pour tous. C'est l'une des raisons de l'existence du projet *Les librairies à domicile*.

Cette année, le lancement de la 3<sup>e</sup> édition a été animé par Gabriel Nadeau-Dubois et la comédienne Ève Landry; un « go » donné à ce projet qui s'épanouira à travers une soixante de rencontres au Québec, dont une quarantaine déjà programmées à Montréal dans des lieux aussi atypiques que des résidences pour personnes âgées, L'Institut universitaire en santé mentale de Montréal ou encore des HLM.

### Socialement livre !

Grâce à cette initiative, des personnes vulnérables peuvent accéder à la littérature par le biais d'hommes et de femmes impliquées dans la société que ce soit artistiquement, politiquement ou tout simplement comme citoyen. « *Je pense que parmi les personnes visées, beaucoup sont analphabètes*. » Une réalité que Stéphane Rivard qualifie d'ailleurs d'« alarmante au Québec ». En effet, selon le Programme pour l'évaluation internationale des compétences des adultes (PEICA) de 2013, 19 % des Québécois ont un « niveau 1 » de littératie\*.

Personnes âgées, handicapées, enfants malades de Sainte-Justine, nombreuses sont les personnes fragilisées qui, cette année, se laisseront conter des histoires et échangeront autour d'œuvres variées. « *La littérature est véhiculée même si les personnes n'ont pas l'objet entre les mains. Comme peut l'être un livre audio pour des personnes ayant une déficience visuelle. C'est une question d'accessibilité*, » explique monsieur Rivard.

Le projet est englobant et l'ALQ travaille actuellement à le démocratiser un peu plus encore. Elle collabore donc avec le Groupe de recherche et de formation sur la pauvreté au Québec (GRFPQ) pour « *amener la littérature vers les gens qui ont le plus de difficulté à y accéder* » et développe le projet auprès d'autres groupes communautaires comme L'itinéraire.

Une collaboration que Céline Marchand, camelot et amoureuse de littérature, connaît bien, mais comme conférencière du projet. « *Je suis intervenue une première fois à la Librairie Pauline. J'étais alors*

*avec Jean-Marie Lapointe qui faisait la promotion de son livre. Être face à la rue. Nous, nous menions une discussion avec le public présent, autour des problématiques qui touchent les gens de la rue. C'était libre, j'étais moi-même, j'ai parlé de mon expérience et les gens posaient de belles questions diversifiées. Cette année, je recommence avec le même principe de base et toujours avec Jean-Marie Lapointe accompagné de l'auteure-compositrice et interprète Mara Tremblay. Apparemment, ils ont adoré ça ! Il y a deux choses importantes pour moi dans mes interventions. Parler de la réalité des gens de la rue, et donner une chance aux personnes qui ne se sont jamais vraiment intéressées à la lecture, d'aimer ça.* »

« *En règle générale, poursuit-elle, les gens présents à la librairie Pauline connaissent la réalité de la rue soit par la famille proche, un ami, une sœur, un frère, soit par leur propre réalité. Quelque part, je pense qu'il y en a plus qu'on croit. Lorsqu'on m'a demandé de recommencer mes conférences, j'ai bien pris ça parce que j'ai aimé que l'on apprécie l'ouverture dont j'ai fait preuve par rapport à ma propre expérience. Une personne qui était en deuil m'a même remerciée. Ça m'a fait du bien. Ça a révélé quelque chose en moi.* »

Par ailleurs, Céline a un goût prononcé pour la lecture depuis sa plus tendre enfance. Et s'il y a un livre, à présent accessible, qu'elle souhaite lire, c'est le manifeste artistique *Refus global* de Paul-Émile Borduas, publié en 1948. ■

### À lire, à relire !

Si la comédienne Ève Landry affectionne particulièrement les romans et histoires dans lesquels elle peut se projeter comme personnage principal, Gabriel Nadeau-Dubois, lui, semble préférer les essais à saveur politique. Un constat qui se retrouve allègrement dans leurs recommandations de lectures.

#### Recommandations d'Ève Landry

*La femme qui fuit*, Anaïs Barbeau-Lavalette, Éditions Marchand de Feuilles, 2015 • *Le club des incorrigibles optimistes*, Jean-Michel Guenassia, Éditions Albin Michel, 2009 • *Tangvald*, Olivier Kemeid, Gaïa Éditions, 2017

#### Recommandations de Gabriel Nadeau-Dubois

*Laëtitia ou la fin des hommes*, Ivan Jablonka, Éditions du Seuil, 2016 • *Le naufrage de l'université*, Michel Freitag, Éditions La Découverte, 1995

\* Les personnes éprouvent des difficultés à lire les textes et à repérer un élément d'information identique ou semblable à celui donné dans une question.

# Histoires

PAR MOSTAPHA LOTFI  
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD MONPETIT

# de rues



## Rues Saint-Laurent / Saint-Antoine

Imaginons un mastodonte qui s'étale d'est en ouest sur des dizaines de kilomètres. Une colonne vertébrale le sépare en deux et des centaines de vertèbres parallèles viennent la croiser. Montréal incarne ce mastodonte. Sa colonne vertébrale, dont l'histoire commence au croisement avec la rue Saint-Antoine, est le boulevard Saint-Laurent. Raconter le boulevard Saint-Laurent serait donc aussi vital et important qu'évoquer l'histoire de Montréal. L'une des plus anciennes rues de Montréal est considérée comme son âme. L'histoire est passionnante. On y apprend les balbutiements de l'urbanisation dans la Nouvelle-France, les métamorphoses de la colonisation et de l'immigration, la stratification des métiers, des secteurs d'activités, des couches sociales, la cohabitation entre la vertu des grands travailleurs et le vice des désœuvrés. Bref si Montréal avait été un corps, la rue Saint-Laurent devrait être son cœur palpitant.

### Saint-Laurent, la rurale

Au début, c'était une petite rue qui s'appelait Saint-Lambert. À l'époque, la toponymie des rues s'inspirait des propriétés limitrophes. La rue Saint-Lambert délimitait donc les terrains des héritiers de Lambert Closse de ceux de l'Hôtel-Dieu. Raphael-Lambert Closse était un gouverneur intérimaire de Montréal. Assassiné en 1662, l'histoire le désigne comme le sauveur de Montréal face à la terreur des Iroquois. En 1717, la rue Saint-Laurent était un chemin de terre qui prenait naissance à l'entrée du pont de bois Saint-Laurent bâti au-dessus du ruisseau Saint-Martin. Ce qui a été une voie rurale se développa rapidement grâce à l'essor du faubourg Saint-Laurent. C'était sa « grande rue ».

### Bon à savoir

Pourquoi le boulevard Saint-Laurent est surnommé *La Main* ? Parce qu'après 1760, trois ans avant le traité de Paris, les anglophones montréalais appelaient déjà la rue Saint-Laurent : *St-Lawrence Main Street*. Cela explique pourquoi on surnomme familièrement la rue : *La Main*.

Boulevard Saint-Laurent  
et Rue Craig, 1895

## Repérez-vous !

### Boulevard Saint-Laurent

**Date de création :** 1720 (Vers 1680 pour la rue Saint-Lambert)  
**Ancien nom :** Rue Saint-Lambert  
**Origine du nom :** Le fleuve Saint-Laurent et son faubourg  
**Longueur de la rue :** 11 km  
**Arrondissements :** Ahuntsic-Cartierville / Le Plateau-Mont-Royal / Rosemont-La Petite-Patrie / Ville-Marie / Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension  
**Orientation :** Nord-Sud  
**Délimitation :** Rue de la Commune au sud et rue Somerville au nord

### Rue Saint-Antoine

**Date de création :** 1801  
**Ancien nom :** Rue Craig  
**Origine du nom :** Faubourg Saint-Antoine  
**Longueur de l'avenue :** 5,9 km  
**Arrondissements :** Ville-Marie / Sud-Ouest  
**Orientation :** Est-Ouest  
**Délimitation :** Notre-Dame à l'est et rue Saint-Jacques à l'ouest

### Saint-Laurent, la plurielle

Au cours des siècles, la rue a connu une arrivée massive d'immigrants. Au début, il y avait une majorité de francophones puis, peu à peu, un équilibre entre anglophones et francophones s'est établi. L'immigration juive provenant des empires de Russie et d'Autriche-Hongrie commence vers 1880 et construit le premier quartier juif de la future métropole. La diversification s'est accentuée avec l'arrivée de la communauté chinoise en 1870 qui était tout d'abord très contrôlée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, où elle s'est développée. Le Quartier chinois prend sa place au début du 20<sup>e</sup> siècle.

### Saint-Laurent, la criminelle

Au fil des ans, Saint-Laurent change de visage. Peu à peu s'y développe une large panoplie de commerces : tailleurs, marchands, entrepreneurs, mais aussi ouvreuses de cabaret. Mais la rue Saint-Laurent n'a pas juste des aspects populaires et festifs. Elle a aussi un aspect sombre. Elle était le théâtre d'activités peu recommandables : paris, maisons closes, bars illégaux... *La Main* a été aussi la rue du crime. Le jour, Saint-Laurent était travailleuse et sage, mais la nuit... Place à l'ivrognerie et à la débauche dans les étages supérieurs des commerces. Cette réalité a duré de la fin du 19<sup>e</sup> siècle au milieu des années 40. À cette époque, les autorités municipales et militaires sont partis en croisade contre le crime organisé, la pègre et le vice. Puis, à la veille de l'Exposition universelle, Montréal a nettoyé ses rues de ceux qu'elle qualifiait parfois de déchets de la société. La majorité des boîtes de nuit et club en tout genre ont fermé leurs portes.

## Bon à savoir

Pourquoi le boulevard Saint-Laurent coupe la numérotation de Montréal en deux ? Au début du 20<sup>e</sup> siècle, plus d'une trentaine de municipalités s'annexent à Montréal. Un problème de taille se pose alors, causé par le dédoublement des adresses civiques et du nom des rues. C'est en 1905 que l'administration décide alors d'utiliser le boulevard Saint-Laurent comme rue qui divisera la ville en deux parties, est et ouest. En 1924 est inaugurée la nouvelle numérotation après des années de travail prévoyant un système d'adresses civiques facilitant le développement urbain futur.



## Listening to music without drugs

I listen to music now without any drugs. I can appreciate the music more and I can appreciate that musicians put a lot of heart into their songs. I feel happy and have joy listening to music from every angle.

Music is something you should listen to without drugs. And maybe you can get something out of it. Music can be your special friend and a lot of it can help you escape your problems. So don't go on any drugs while you listen to it.

I remember I used to take drugs while I listened to music and I used to drink alcohol too. But I guess I really didn't feel the same as when I was straight. I guess I lost the true meaning of music and I had lost something inside of me too.

Music for me is meant to get a message across to the listeners, and it's something you can't do when you're on drugs. When I was young I didn't know the difference between having a true blessing from music or just getting stoned and drunk and have the music being lost.

I have many musicians that I enjoy listening to like The Beatles, The Rolling Stones, The Allman Brothers, Lynyrd Skynyrd, Jefferson Airplane and The Moody Blues.

The more I listen to music the more I can enjoy it drug-free, and the more I feel better about myself and towards music.

**DANIEL GRADY**  
VENDOR LA GAUCHETIÈRE/MANSFIELD  
ET DES PINS/ST-LAURENT



## Les feux de broussailles

Les feux aux États-Unis sont causés par la sécheresse parce qu'il ne mouille pas assez. Cela assèche tout l'environnement de la Californie, où des villes et des forêts sont dévastées.

Toutes les pertes, les maisons et les commerces forment une défaillance qui nuit à tout le monde qui vit là-bas et qui perd tout. C'est dur de recommencer à zéro.

Le président des États-Unis doit prendre soin des gens et trouver des grosses subventions et des dons humanitaires pour les sauver de tous ces problèmes qui n'en finissent plus.

Ça va être long pour réorganiser la vie de tous ceux qui ont été ensevelis par les pertes. Je ne souhaite pas ça à personne.

Cela me fait peur car si cela arrive en Californie, qu'allons-nous devenir si cela nous arrive à nous aussi ?

Il faudrait tous se mettre ensemble et trouver des moyens de s'entraider et de sauver l'humanité de tous ses tracassés, pour empêcher les sécheresses dans les prochaines années et pour arriver à contrer toutes les intempéries de la planète.

On ne se soutient pas assez. La force qu'on peut trouver en se regroupant est plus grande. Il faut rassembler toute l'aide nécessaire pour libérer les autres de la misère et se forcer à recueillir les dons appropriés pour ceux qui en ont besoin et pour soulager la souffrance de ceux qui en subissent les conséquences.

Qu'attendons-nous pour agir ? Agissons tous ensemble et formons une grande chaîne humaine.

**FRANCE LAPOINTE**  
CAMELOT MONT-ROYAL  
/ MENTANA



## Femme

Quoi de plus beau qu'une femme. Léonard de Vinci en a fait des œuvres, à la chapelle Sixtine, sous la recommandation du pape : des peintures de femmes nues. Mais on peut dire que la nudité a sa poésie. Au Québec, Jean-Pierre Ferland parle de cette beauté du monde qu'est la femme.

D'ailleurs, pour un artiste, c'est la plus belle œuvre et la dernière. Ici, je fais allusion à Dieu, qui créa le monde en sept jours. La sixième journée fut pour lui, j'imagine, la plus belle, puisqu'il créa la femme. En ce sens, voici mon poème :

### Et toi, la femme... femme !

Tu nais de la beauté de la vie  
La plus grande œuvre du Créateur  
C'est toi, la plus magnifique de toute la vie.  
Femme ! Que de tendresse que ce nom !  
Et toi ! Femme, que de beauté, tu incarnes  
L'amour est ton synonyme  
L'abandon est ton œuvre de dévouement.

Femme ! Quel beau et grand nom  
Si beau ! Si bon ! Si grand !  
Que l'on ne se laisserait pas de prononcer.  
Tu n'as, dans ton cœur, que du bon !  
Ce qui ne s'éveillerait pas !  
De la monotonie de la vie !  
Femme ! Mère, qui chasse nos amers soucis  
Femme ! Épouse, par amour, tu te donnes à lui  
Femme ! Maternelle le jour ! Maîtresse la nuit !  
Malgré l'âge des ans qui s'écoulent,  
Tu ne changes pas.  
Ta bonté reflète ta beauté du cœur.  
Heureuse, avec ton petit monde de bonheur.

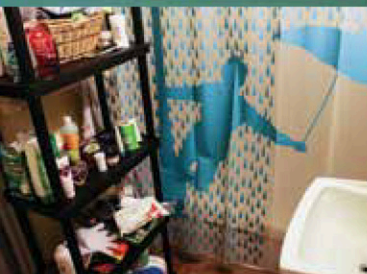
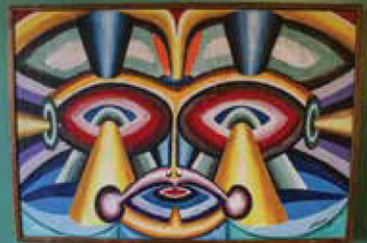
**SERGE TRUDEL**  
CAMELOT SAINTE-CATHERINE / MORGAN



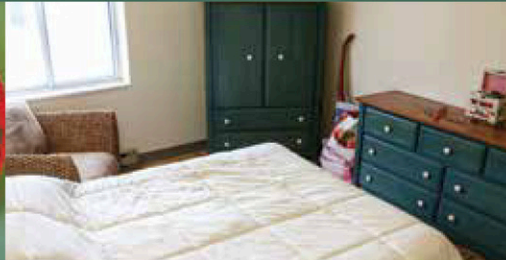
Les camelots de L'itinéraire ne sont pas tous des itinérants, loin de là. Oui, c'est vrai, quelques-uns vivent encore dans la rue. Oui, c'est vrai, plusieurs n'ont pas de logement à eux. Mais la plupart ont un toit aujourd'hui, bien que leur situation financière reste précaire et que la rue n'est jamais loin.

BIENVENUE  
C H E Z  
Linda

PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Signeriez-vous un bail avec une colocataire qui a neuf vies? Vous n'êtes pas sûr, mais c'est pourtant ce qu'a fait notre camelot Linda Pelletier. Et depuis, sa belle chatte noire partage son quotidien. Huit ans et demi de vie commune. Tout un bail. À première vue, on pourrait penser qu'elle est une chatte sans nom. Mais non, détrompez-vous, elle n'est pas anonyme. Sa *minoune* a plutôt cent noms : « *Ma beauté. Ma belle petite chatte. Ma petite minoune.* » Tout dépend du jour et de l'humeur de Linda. La gracieuse féline a suivi les déménageurs lorsque Linda s'est installée, il y a un an et demi, dans son nouvel appartement, rue La Fontaine, près du boulevard Pie IX. « *C'est un quartier incroyable, dit-elle. Tout est à proximité.* » Mis à part lorsqu'elle vient à L'itinéraire chercher « *ses* » magazines, Linda ne prend jamais le transport en commun. « *Je vais partout à pied* », y compris jusqu'à son point de vente, au marché Maisonneuve. Son appartement de trois pièces et demie est décoré avec goût. De beaux objets qui rappellent de beaux souvenirs. « *J'ai des problèmes de mémoire, nuance-t-elle. Mais c'est peut-être mieux ainsi. Cela me permet d'oublier les pires moments comme les belles choses.* » Il faut dire que la vie ne lui a pas fait de cadeaux. Abusée sexuellement en très bas âge par son père, elle a été victime de violence physique durant pratiquement toute son enfance et son adolescence. Jusqu'au moment où elle a pris le large sans prévenir. Adieu Papa ! Bonjour la vie ! À l'aube de la soixantaine, Linda préfère parler de choses plus joyeuses. De L'itinéraire, par exemple, où elle est entrée en août 2006. À l'exception de quelques mois au cours desquels sa santé lui causait des problèmes, Linda est restée fidèle au poste depuis une douzaine d'années. Sur les murs de son appart trônent d'ailleurs quelques trophées qui rappellent ce parcours. Huit en tout. Tous des prix d'excellence pour des textes écrits à L'itinéraire. Allez Linda ! À quand ton prochain texte ? *Minoune* sera sûrement encore plus fière de toi.





## DÉTENTE

LIT NE RAI RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

### HORIZONTALEMENT

- Mélanger.
- Possédées. - Mammifère carnivore.
- Mille cinq. - Sommet. - Rd.
- Éthéré. - Protozoaire.
- Ornent de battements rapides sur deux notes. - Avion.
- Écharpe. - Deux. - Roue.
- Créatures en cours de transformation.
- Période. - Sujet. - Argon.
- Donnes. - Alcaloïde.
- Existes. - Article. - Légumineuses.

### VERTICALEMENT

- Vomissement de sang.
- Ajours.
- Pronom. - Rire.
- Balança. - Appris.
- Remugle.
- Bois. - Boissons infusées.
- Propre. - Démenties.
- Doctrines de l'école d'Élée.
- Id est. - Âge.
- Disposition par raies. - À la mode.
- Bouverie. - Bourrique.
- Repars.

Largesse		Mécanisation		Réféchiraient		Banc de corail	
Mitonnera		Jeune		Ber		Dieu	
Recueillis							
Dressons							
						Organes	
Méto				Âge			
Panier				Puis			
							Étain
Imprimais							
Suivit							
				Rivière autrichienne			
Entêtées				Pages			Enzyme
Sélénium							
		Rivière suisse				Film étasunien	
		Fleuve italien					
Rigolons	Aèdes						
				Règle			

# JEUX DE MOTS

josecardinala@yahoo.ca  
Solutions dans le prochain numéro

À vos crayons!



**JOSÉE  
CARDINAL**  
DISTRIBUTRICE

Mots	H	R	S	D				
Verbes	K	K	E	M	O	N	O	
Adjectifs	B	E	G	A	Y	E	R	
Noms	V	I	R	E	L	A	I	S
Préfixes	T	A	N	G				
Suffixes	B	U	T	E	R	I	E	Z
Consonnes	D	O	R	A	S	O		
Voyelles	D	E	C	E	D	E	E	S
Chiffres	O	R	R	O	T			
Formes	D	O	N	R	A	L	E	
Opérations	D	R	E	T	E	N	I	R
Formes	O	S	S	U	S	E		

SOLUTIONS DU 15 février 2018

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	O	P	U	L	A	C	I	E	R	E	S
2	E	C	U	R	E	R	E	N	T	A	S	
3	R	U	N	E	S	R	N	A	M	I		
4	E	L	I	S	E	N	T	A	R	E	S	
5	A	R	R	U	A	N	D	A	I	S		
6	C	R	B	A	S	I	D	E	N	E		
7	I	I	R	I	N	N	B	S				
8	T	S	A	E	R	E	R	I	O	N	S	
9	E	T	A	I	N	A	N	O	D	E		
10	R	E	M	E	T	T	R	I	E	Z	S	

# JEU DE CHIFFRES

FACILE

1		4		2	9	8	6	3
2	8				6		5	
	9							
7			8		1	4		9
5			9	6		2	7	
3	1			4				
		2						
			1			3		5
			3			6		4

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ



Centralisons nos forces

Travailler au mieux-être collectif, c'est central.



# JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



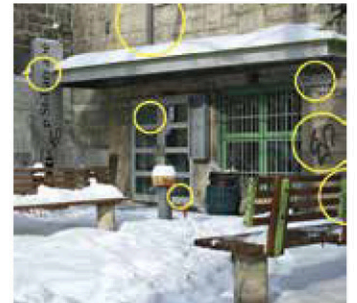
Solution dans le prochain numéro

SOLUTIONS DU 15 février 2018

JEU DE CHIFFRES

5	2	1	3	9	6	8	7	4
7	8	4	2	5	1	6	9	3
9	3	6	7	8	4	5	2	1
6	1	5	4	3	9	2	8	7
3	9	2	8	7	5	4	1	6
4	7	8	1	6	2	3	5	9
1	5	3	6	2	7	9	4	8
8	4	9	5	1	3	7	6	2
2	6	7	9	4	8	1	3	5

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes votre vie durant.

**Simone de Beauvoir**

Je ne veux pas laisser à la vie le plaisir de me gruger encore, une fois mort, de faire joujou avec mon corps en le décomposant, en se l'appropriant, en l'ingérant pour former une autre vie, même végétale, même minérale.

**Nelly Arcand**

L'amour est un piège. La pitié aussi.

**Anne Hébert**

Personne ne peut vous enlever votre liberté de penser. Vous pouvez être conseillées, éclairées par d'autres, mais ne laissez jamais quelqu'un penser pour vous.

**Simone Monet-Chartrand**

Je n'ai jamais été capable de définir précisément ce que voulait dire le féminisme : je sais seulement qu'on me désigne comme féministe chaque fois que j'exprime des sentiments qui me différencient d'un paillason.

**Rebecca West**

Il faut bien qu'un homme se distraie...

**Marie-Claire Blais**

Le sexisme est plus profond et plus endémique encore que le racisme.

**Benoîte Groult**

Vous m'avez aimée servante  
M'avez voulue ignorante  
Forte, vous me combattiez  
Faible, vous me méprisiez

**Anne Sylvestre**

Je veux qu'on se souvienne de moi comme d'une personne soucieuse de liberté, d'égalité, de justice et de prospérité des peuples.

**Rosa Park**

Alors que nous avons le courage d'élever nos filles comme nos fils, nous avons rarement le courage d'élever nos fils comme nos filles.

**Gloria Steinheim**

La femme est capable de tous les exercices de l'homme, sauf de faire pipi debout contre un mur.

**Colette**

Il est aisé de s'accrocher à ses stéréotypes et ses idées préconçues, on se sent ainsi rassuré dans sa propre ignorance.

**Michelle Obama**

Je me suis dit que, pour se cacher, la nudité était aussi efficace qu'une burqa d'Afghane.

**Monique Proulx**

Puisqu'il nous faut vieillir, mieux vaut que ce soit dans la joie.

**Jeannette Bertrand**



L'ITINÉRAIRE

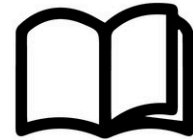
# C'EST BIEN PLUS QU'UN MAGAZINE

Une équipe de **175 camelots**

Vendu dans **7** villes

**2500**   
Camelots depuis la création de l'organisme en 1989

**3100** copies



**Sentinelles**

Un recueil de 216 pages qui compile **100 des meilleurs textes de camelots** au cours des 25 dernières années



**7500**

repas gratuits distribués aux personnes itinérantes ou à risque grâce au **concept unique** de la **Carte-repas solidaire**



**67 200 \$**

économisés par les camelots par année **en logement** grâce à nos interventions

Chaque mois, nos **camelots vendent** collectivement

**24 000** magazines



**Le Café L'itinéraire**

est un milieu de vie où les participants ont accès à des repas à prix modiques



**4476**

titres de transport individuels offerts par année

**168**

certificats mensuels à tarif ordinaire offerts



**75**

rapports d'impôts réalisés annuellement



du magazine **rédigé** par les **camelots**

**+ 200 heures** de formation à la rédaction

**3750**



paniers de nourriture offerts gratuitement à nos camelots par année

**+ 3500**

personnes ont fréquenté le **Café de la Maison ronde**, le seul café autochtone à Montréal



L'ITINÉRAIRE

#j'aime mon camelot

514 597-0238  
@ itineraire.ca





Profitez de votre pause-café  
pour découvrir le tout nouveau

**CAFEBROSSARD.COM**

---



La promesse d'un café savoureux,  
torréfié de main de maître qu'on prend  
plaisir à déguster tous les jours.

**TORRÉFIÉ À MONTRÉAL**  
514 321-4121 • 1 800 361-4121